

MEXIQUE

nouvelles du

N° 24

Premier semestre 1990



L'Art précolombien du Mexique à Paris
Mexique : Première étape de modernisation

Le souvenir d'Alfonso Reyes

Fernando del Paso : "Noticias del Imperio",
(Bonnes feuilles)

4° P. 6139

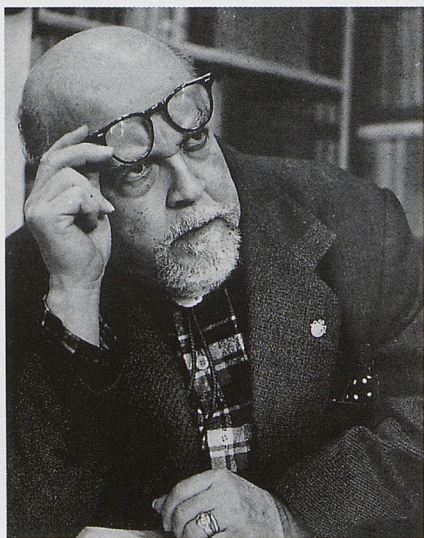
Alfonso Reyes, Méxicain Universel (1)

• José Luis Martínez

Le Mexique a célébré avec éclat en 1989 le centenaire de la naissance d'Alfonso Reyes, l'un de ses plus grands écrivains. La revue "Nouvelles du Mexique" reprenant sa publication après plusieurs mois d'interruption, entend s'associer à cet hommage national.

Les débuts littéraires d'Alfonso Reyes, ces *Questions Esthétiques* (1911) célébrées et juvéniles, renferment déjà le germe des grandes directions que devait prendre sa monumentale œuvre postérieure. La culture classique, les recherches théoriques en littérature, les littératures espagnole, française, anglaise et mexicaine, l'œuvre de Goethe : autant de goûts qu'il conservera et développera dans ses livres suivants, et dont on peut trouver les prémises en cet ouvrage de jeunesse. Comme cela s'annonçait déjà, il serait primordialement essayiste bien que d'aucuns, compte tenu de sa belle œuvre lyrique, le considèrent avant tout comme un poète, et qu'il ait aussi cultivé la prose narrative et le théâtre.

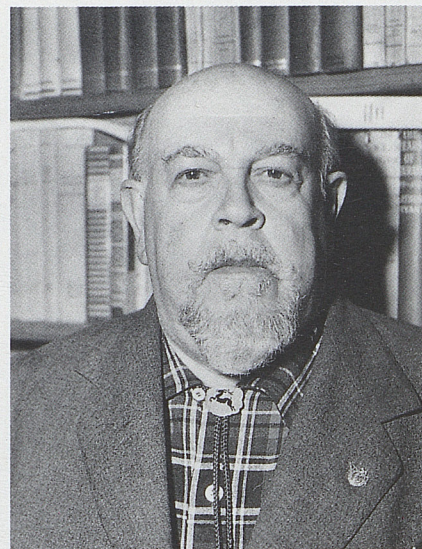
Il serait possible, avec ses seuls essais, de compiler une anthologie comportant la plupart des types et des formes que ce genre emprunte habituellement. Et si l'on préférerait réaliser un inventaire de ses thèmes, il faudrait remarquer les multiples itinéraires suivis par les essais d'Alfonso



Reyes : divagations pures, critique littéraire, thèmes humanistes ; théorie littéraire, méditations américaines et miscellanées. Des formes et des thèmes variés alternaient et se conjugaient dans son œuvre suivant un ordre qui évoque une vie bien rangée : méditations sur notre destin américain et mexicain et jeux poétiques ; réflexions sur le phénomène littéraire et fantaisies où toute curiosité trouve sa place ; l'antiquité classique portée à hauteur de nos préoccupations actuelles et notre attention aiguillée vers les aspects les plus remarquables de la pensée moderne, et même la trace aimable de la grâce et la malice au milieu de la sécheresse des recherches, ou la leçon morale et philosophique glissée entre des divertissements qui semblent de pure frivolité.

Ce n'est pas la passion, ni le sens dramatique, ni l'exubérance de l'imagination, ni la sereine mesure, ni la lucidité acérée, ni la chaude vibration du sentiment qui donnent le ton à son style. Il dominait tous ces registres et il passait de l'un à l'autre avec une parfaite maîtrise. Il était saisissant de le voir élucider les problèmes les plus denses de la culture au moyen d'un conte populaire, voire à travers un exemple où intervenaient des personnages du règne animal. Quelquefois la richesse des composants, la multiplicité des incitations et des allusions et la virtuosité de la tournure d'esprit, nous rappellent ce baroque si fréquent dans nos expressions artistiques. Mais ces éléments étaient fondus dans la plénitude et l'éclat de chacun des bijoux qu'il élaborait en toute fidélité à l'architecture classique de sa pensée. Il discourait avec l'élégante facilité d'un dieu ordonnant son univers.

Tandis que d'autres mexicains soulignent ce qu'il y a d'irréductible dans notre être national, son obscure et violente originalité ; on dirait que l'œuvre et la personnalité d'Alfonso Reyes prennent pour point le départ le lieu précis où cette individualité commence à devenir intelligible pour le reste du monde. Au cours de ses longues années



de glorieuse fécondité, il assumait la double tâche de maintenir en circulation parmi nous les traditions fondamentales de la culture et de rester attentif aux témoignages de l'esprit, tout en rendant traduisibles nos meilleures essences pour le reste du monde.

Visión de Anáhuac

Mettant à profit de brefs étés de bien-être, et, à l'occasion, entre deux gorgées d'oxygène, Alfonso Reyes enregistra pour l'Université Nationale, dans sa maison de Mexico et à Cuernavaca, en août et septembre 1952, *Visión de l'Anáhuac* et *Iphigénie Cruelle*, deux de ses œuvres les plus belles et les plus significatives.

Ces deux vastes poèmes, l'un en prose, *Visión de l'Anáhuac* et l'autre en vers, *Iphigénie Cruelle*, datent du début et de la fin de son séjour madrilène, qui se déroula de 1914 à 1924. Il se sentait alors éloigné de son pays et troublé par les tragiques souvenirs de la mort de son père, confondu et perdu par la violence révolutionnaire. Immédiatement après les perspicaces instantanés de *Cartones de Madrid*, qui devaient devenir sa carte de présentation intellectuelle dans cette ville, où il se rendait, comme l'ancêtre Ruiz de Alarcón, pour y gagner sa vie, "le souvenir des choses éloignées, le sentiment d'avoir été oublié de mon pays, et la nostalgie de mon haut plateau - raconte Alfonso Reyes - m'ont conduit à écrire *Visión de l'Anáhuac* (1915)". Utilisant les témoignages fournis par les *Cartas de relación* de Cortés par l'*Histoire véritable de la conquête de la Nouvelle Espagne* de Bernal Díaz del Castillo, par la *Crónica del conquistador anónimo* et par certaines sources modernes pour l'interprétation historique, la *Visión de l'Anáhuac* est une évocation ni érudite ni documentaire, mais artistique, de l'image de l'ancienne ville de Mexico ou Tenochtitlán, telle qu'elle est apparue au début du XVI^e siècle, en

(1) Titre de la rédaction.

1521 plus précisément, aux yeux émerveillés des conquistadors espagnols. Mais la finalité de Reyes n'était pas de réaliser exclusivement, pour le dire dans les mots de Valéry Larbaud, "une description lyrique, et d'un lyrisme apparenté à celui de Saint-John Perse, un grand poème de couleurs et d'hommes, d'étranges monuments et de richesses accumulées ; en somme, la véritable vision promise, dans tout son éclat et tout son mystère". Son intention profonde était, en outre, d'interroger cette image originelle du Mexique et cette rencontre radicale de deux races, pour rechercher le sens de notre existence. "Je rêve – écrivait Alfonso Reyes en 1922 – d'écrire une série d'essais, dont le développement serait présidé par la devise suivante : A la recherche de l'âme nationale. *La Visión de l'Anáhuac* peut être considérée comme le premier chapitre, de cette œuvre, où je tenterai de dégager, puis d'interpréter, la morale de notre terrible fable historique : de chercher le poulx de la patrie, dans tous les moments, chez tous les hommes où il semble s'être accéléré ; de demander un sens spirituel à la brutalité des faits ; d'élucider la mission de l'homme mexicain sur terre, en interrogeant avec pertinence tous les fantômes et toutes les pierres de nos tombeaux et de nos monuments".

Visión de l'Anáhuac fut un des textes les plus heureux d'Alfonso Reyes. Il fut salué avec admiration dès les premières éditions, en 1917 et 1923. "La prose de l'auteur – écrivait Azorin – évolue au long des pages, précise, limpide, vivement colorée. Nous sommes matériellement les témoins d'une vie que nous n'avons pas vécue". Antonio Espino affirmait que Reyes avait réussi "un tableau, une projection pleine de vie et de lyrisme de la légendaire vallée de l'Anáhuac".

L'œuvre a connu six réimpressions, dont la quatrième fut destinée à une des épreuves du concours d'agrégation d'espagnol en France et elle a été traduite en français, en allemand, en anglais et en tchèque. Les mots d'ouverture de la *Visión de l'Anáhuac* : "Voyageur, tu es arrivé à la région la plus transparente de l'air", sont devenus l'épigraphe, voire le thème lyrique de la vallée de Mexico. Toutefois, conformément à la mise en garde d'Alfonso Reyes, la croissance de la ville et son industrialisation ont assombri de fumée, de brume et de poussière la limpide atmosphère de l'époque où le poème a été écrit. Pour cette raison, il écrivait, en 1940, sa "*Palinodie de la Poussière*", contrepois nostalgique, qui débute par cette lamentation : "C'est cela, la région la plus transparente de l'air ? Qu'avez-vous donc fait de ma haute vallée métaphysique ?"

Iphigénie cruelle

Un essai sur "Les quatre Electres du théâtre Athénien" ouvre les Questions Esthétiques, le premier livre publié par Alfonso Reyes. Et sur des thèmes grecs portaient aussi les dernières pages auxquelles il travaillait, presque un demi siècle plus tard, quand il fut arrêté par la mort.

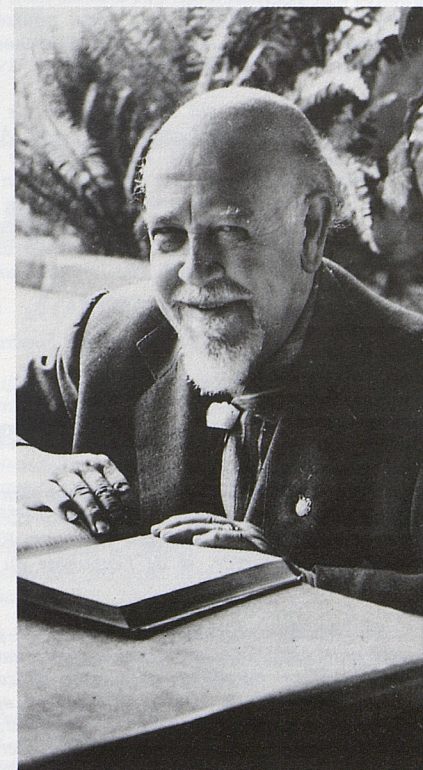
L'attachement pour la Grèce fut, en effet, un des plus constants chez l'illustre humaniste mexicain. Pendant ses années de maturité, il devait publier des études magistrales sur la critique et la rhétorique classiques, entamer une version de *Illiade*, et écrire des études monographiques sur plusieurs aspects de la culture grecque. Mais le témoignage le plus haut et le plus passionné de son humanisme, devait être une œuvre de jeunesse : *Iphigénie cruelle*. Avec *Iphigénie cruelle* Alfonso Reyes ferme une des périodes les plus intenses et les plus fructueuses de sa vie et de son œuvre : celui de la décennie où il séjourne en Espagne, où, après avoir vécu de sa plume, il sera représentant diplomatique du Mexique. Celui qui était arrivé à Madrid avec un seul livre pour unique bagage intellectuel, quittera cette ville en 1924, devenu maintenant un écrivain que les critiques de plusieurs pays louangent et célèbrent. Il avait publié, au cours de ces années, outre plusieurs éditions critiques et des études érudites, *El suicida* (1917), *Visión de l'Anáhuac* (1917), *Cartones de Madrid* (1917), *Retratos reales e imaginarios* (1920), *El plano oblicuo* (1920), *Simpatías y diferencias* (1921) et *Calendario* (1924) : essais, estampes, chroniques, études et nouvelles qui portaient témoignage d'un esprit singulièrement agile, ouvert et sensible à toutes les incitations et s'exprimant dans un style dont la richesse et la flexibilité sont celles d'un sage ou d'un artiste. Mais ces triomphes littéraires et sa rapide ascension dans le service diplomatique ne pouvaient le guérir d'une vieille blessure : la tragique mort de son père. *Visión de l'Anáhuac* sera l'évocation nostalgique de la patrie lointaine que l'on interroge sur le sens de l'existence propre : *Iphigénie Cruelle* sera, d'après l'auteur lui-même, "mythologie du présent et décharge d'une souffrance personnelle". Il voulait non seulement s'éloigner de la "vendetta mexicaine" mais, il voulait surtout liquider cette vendetta dans son propre cœur. De là, le nouveau sens et la nouvelle interprétation qu'il proposera au vieux mythe d'Iphigénie.

Avec une singulière audace, Reyes ose s'attaquer à un thème déjà traité par Euripide et par Goethe et qui avait même intéressé Racine. Et plus encore, il ose le renouveler et lui donner une nouvelle interprétation d'une plus grande vérité psychologique et d'une plus grande signification humaine. Alfonso Reyes imprimera deux innovations considérables à l'épisode traditionnel d'Iphigénie en Tauride : Iphigénie a oublié son passé et la malédiction tragique qui pèse sur son lignage jusqu'à ce que sa rencontre avec Oreste réveille peu à peu sa mémoire : et au lieu de quitter la Tauride avec Oreste en volant la statue d'Artémis, Iphigénie, avec une résolution qui rencontrerait sans doute les faveurs de la philosophie actuelle, "choisit sa liberté et, pour le dire ainsi – explique Reyes –, elle décide de refaire sa vie humblement, opposant un "assez !" aux persécutions et aux rancœurs politiques de sa patrie".

Ce poème dramatique – rédigé sur la

plage de Deva et à Madrid, entre août et septembre 1923, et publié pour la première fois en 1924 – est écrit, d'après ce que nous dit l'auteur "avec une certaine sécheresse verbale et dans un seul style de métaphores... J'ai choisi d'étrangler, ajoute-t-il, à l'intérieur de moi-même, le disciple du Modernisme. J'ai supprimé tout ce qui chantait, ce qui était mélodieux, j'ai desséché mes phrases, et effacé le poli de la pierre. Personne ne pourra dire qu'il y a tromperie", conclut-il. Le résultat heureux est un poème dont la beauté rare et nue surgit de son aspérité même et de la diversité de sa métrique et de sa rime. Juxtaposant une tour d'hexamètres et des vers de différentes mesures, le lecteur pourra trouver un sonnet et des vers et des passages où il reconnaîtra "cette sorte de sens sculptural de la poésie", que décèle Gomez Baquero, pour affirmer ensuite que "Reyes peut se vanter d'avoir écrit de la poésie grecque en espagnol".

L'Iphigénie que créa Alfonso Reyes est une des plus belles figures d'une poésie tragique mexicaine par trop rare. Pedro Henriquez Ureña la considérait comme



l'œuvre centrale de Reyes, et il ajoutait : "*L'Iphigénie Cruelle* est tissée, tout comme les chansons, avec des fils d'histoire intime". Jaime Torres Bodet déclara à propos de ce poème dramatique : "Il y a des années que l'on n'avait pas écrit en Amérique un livre d'une si austère pondération. Et Gabriel Mendez Plancarte : "Cette nouvelle Iphigénie sera – désormais pour toujours – le symbole de la volonté adamantine, victorieuse des étoiles".

Traduit de l'Espagnol par Enrique HETT.

Vision de l'Anáhuac

La nature et les fleurs
dans l'Art et la Poésie préhispaniques (1)

Alfonso Reyes vu par...

Jaime Torres Bodet

« On est vivement frappé par la fidélité stoïque d'Alfonso Reyes à sa vocation. Rien de l'a arrêté dans son ascension vers les cimes les plus difficiles. Il a vécu, poussé sans cesse par une volonté de lumière. Maître des transparences, ses livres sont des modèles de sourire et de clarté. »

« En un monde qui semble douter de l'esprit, il a surtout maintenu le respect des valeurs de l'esprit. Aussi, dans un passage inoubliable, a-t-il déclaré, un jour que le plus grand péché de l'intelligence contemporaine est peut-être son manque de confiance dans la poésie. Je crois que ce n'est pas le trahir que d'affirmer que la poésie, entendue dans ce sens élevé, ne se trouve pas seulement dans les livres, mais dans les actes, car, tout autant qu'une formule de beauté, elle implique une loi de bonté et de vérité. »

Discours prononcée aux Funérailles d'Alfonso Reyes

Valery Larbaud

Alfonso Reyes, sans abandonner la haute région poétique où son esprit se meut habituellement et naturellement, s'est fait l'interprète, à la fois, de l'Amérique Latine en Espagne, de l'Espagne en Amérique Latine, et de l'ensemble du monde espagnol en Europe.

Sa « Vision de l'Anáhuac » est sous la forme d'une sorte de petit traité historique, un véritable poème national mexicain. C'est la description, minutieuse comme un tableau de Jean Breughel, de l'antique cité de Mexico telle qu'elle apparut aux yeux des Conquistadores. Description lyrique, aussi, et d'un lyrisme qui rejoint par instants celui de Saint-John Perse. Grand poème de couleurs et d'hommes, de monuments étranges et de richesses entassées; vraiment, la « vision » promise, dans tout son éclat et son mystère. Le dernier chapitre – la dernière strophe – évoque l'âme de cette littérature perdue, détruite ou défigurée par les conquérants, mais qu'on devine à travers les rares fragments purs qui nous en restent. C'est un lyrisme où les fleurs et les oiseaux tiennent la plus grande place, et qui nous fait entrer dans des pays couverts de fleurs aux mille couleurs disposées comme l'arc-en-ciel sur la terre.

Prologue de l'Édition française de "Vision de l'Anahuac" NRF 1927

« La fleur, mère du sourire. »
(Le Nécromant.)

Si dans toutes les manifestations de la vie indigène la nature remplissait un rôle aussi important que nous le révélent les relations des conquistadors, si les fleurs des jardins étaient l'ornement des dieux et des hommes en même temps que le motif subtil des arts plastiques et hiéroglyphiques, comment ne retrouverions-nous pas les fleurs dans la poésie ?

L'ère historique de l'arrivée des conquistadors au Mexique coïncida exactement avec cette pluie de fleurs qui tomba sur la tête des hommes à la fin du quatrième soleil cosmogonique. La terre se vengeait de ses mesquineries antérieures, et les hommes agitaient des bannières de jubilation. Dans les dessins du **Códice Vaticano**, elle est représentée par une figure triangulaire ornée de torsades de plantes; la déesse des amours licites, suspendue à un feston végétal, descend sur la terre, tandis que, tout en haut, des graines éclatent, laissant tomber fleurs et fruits.

C'est dans les monuments de la civilisation qui s'épanouissait dans la vallée de Mexico immédiatement avant la conquête, qu'il faut étudier les représentations artistiques de la plante en Amérique. L'écriture hiéroglyphique nous en offre les plus abondantes et les plus variées. « Fleur » était un des vingt signes des jours, le signe aussi du noble et du précieux, elle représentait encore les parfums et les boissons. Elle surgissait du sang du sacrifice et couronnait le hiéroglyphe de la prière. Les guirlandes, l'arbre, le maguëy alternaient dans les désignations de lieux. La fleur était peinte d'une manière schématique, réduite à une stricte symétrie, vue tantôt de profil, tantôt par la bouche de la corolle. Pour la représentation de l'arbre, on usait aussi d'un système défini : soit un tronc divisé en trois branches égales se terminant en touffes de feuilles, soit deux troncs divergents qui se ramifiaient de manière symétrique.

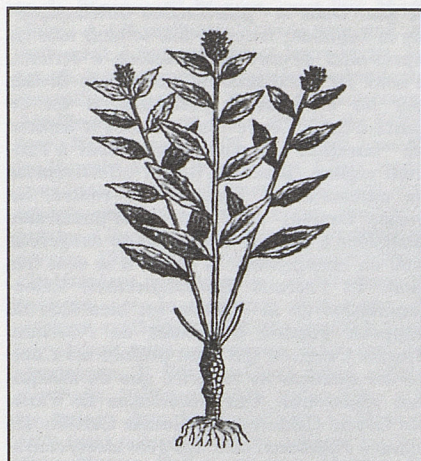
Dans les sculptures de pierre et de glaise il y a des fleurs isolées, sans feuilles, et des arbres fruitiers rayonnants, tantôt comme attributs de la diversité, tantôt comme ornements d'un personnage, ou comme décoration extérieure d'un ustensile.

Dans la céramique de Cholula, le fond des poteries représente une étoile florale; et sur les parois internes et externes du vase courent des calices entrelacés. Sur les écuelles des fileuses, des fleurs sont peintes en noir sur fond jaune, ou, parfois, simplement évoquées par quelques lignes fugitives.

Cherchons aussi dans la poésie indigène la fleur, la nature et le paysage de la vallée.

*
**

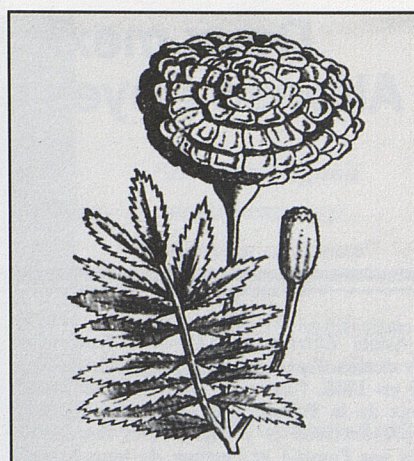
Il faut déplorer la perte irrémédiable de la poésie mexicaine indigène. De ce qu'a pu être le reflet de la nature dans cette poésie, il nous reste cependant quelques témoignages curieux. Quoiqu'ils aient subi très probablement de graves altérations, ils paraissent avoir une base d'éléments primitifs évidents et impossibles à confondre : je veux parler des vieux poèmes en langue nahoa, de ceux que les Indiens chantent dans leurs fêtes, et que rapporte Cabrera y Quintero dans son **Ecu des armes de Mexico** (1746). Appris de mémoire, ces chants ont transmis, de génération en génération, les plus minutieuses légendes éponymes, les usages, les coutumes.



TLÄLCHAMOLIN CORONARIO



NOPALNOCHEZTLI



CEMPOALXÓCHITL

Dans ces vieux chants nahoas les métaphores conservent certaine audace, certaine apparente incongruité, accusant une pensée étrangère à l'Europe. Brinton – qui les traduit en anglais et les publia à Philadelphie en 1887 – a cru découvrir en l'un d'eux un certain sentiment allégorique : le poète se demande où il faut chercher l'inspiration et se répond comme Wordsworth : dans la grande scène de la nature. Le monde lui

apparaît comme un attendrissant jardin. Le chant se nomme **Ninoylnonotza**. C'est une méditation concentrée, une mélancolique délectation, une longue et voluptueuse fantaisie où la joie des sens va se transformant en expiration idéale... ■

(1) Extrait de Chapitre III de *Visión de l'Anáhuac*.

In Memoriam

● Jorge Luis Borges

Le vague hasard où les lois précises qui régissent l'univers – ce rêve –, m'ont permis de partager un fragment pur du voyage avec Alfonso Reyes.

Il excellait (je l'ai vu) dans l'art sagace auquel ne parvint pas l' impatient Ulysse : passer d'un pays à d'autres pays et rester tout entier dans chacun d'eux.

Si parfois le souvenir planta en lui une flèche, il fit du violent métal l'heureux et lent alexandrin ou la plainte effilée.

Dans ses travaux la hautaine espérance l'anima et fut braise de ses années : trouver le vers qui force l'oubli et rénover la prose de Castille.

Au-delà du Myo Cid au pas lourd et du troupeau qui aspire à demeurer obscur, il chassait la fugitive littérature jusqu'aux faubourgs de l'argot.

Il s'attarda dans les cinq jardins du Marino, mais quelque chose d'immortel et d'essentiel en lui préférerait l'étude ardue et le devoir divin.

Reyes, la minutieuse Providence qui distribue le prodige et le frugal, a donné aux autres le secteur ou l'arc, mais à toi le cercle entier.

Tu cherchais bonheur et malheur cachés par frontispices et renoms ; comme le Dieu d'Erigène tu voulus n'être personne pour être tous les hommes.

Vastes et délicates splendeurs dressait ton style, cette rose précieuse ; et aux guerres de Dieu est retourné, heureux, le sang militaire de tes ancêtres.

Où peut-il être (je demande) le Mexicain ? Contemple-t-il, avec l'horreur d'Œdipe devant le Sphinx étrange, l'Archétype immobile du Visage ou de la Main ?.

Ou peut-être erre-t-il, comme le désirait Swedenborg, sur une orbite plus vivace et complexe que celle terrestre, reflet seulement de ce haut et céleste charabia ?

Si (comme l'enseignant les empires de la laque et de l'ébène), la mémoire forge elle-même son propre Eden, il y a déjà dans la gloire un autre Mexico, une autre Cuernavaca.

Dieu seul sait les couleurs que le hasard propose à l'homme au-delà du jour ; moi, je marche par ces rues. Je sais encore très peu de chose sur la mort.

Je ne sais qu'une chose : qu'Alfonso Reyes (dans quelque lieu que la mer l'ait jeté) s'appliquera, heureux et alerte, à l'autre énigme et aux autres lois.

Offrons à l'audacieux et à l'homme singulier les palmes et la clameur d'une victoire ; que les larmes ne profanent pas le vers inscrit par notre amour à sa mémoire.

Traduit de l'Espagnol
par Octavio Paz et Gabrielle Cabrini.

Deux mexicains à Paris : Alfonso Reyes et Angel Zarraga

● Paulette Patout (1)

Angel Zarraga et Alfonso Reyes, deux Mexicains à peu près contemporains – l'un né en 1886, l'autre en 1889 –, deux amoureux de la France, qui vécurent à Paris, y représentèrent et y dignifièrent leur pays, liés par l'amitié et l'estime de leurs talents jusqu'à la fin. Dans leur jeunesse, ils appartinrent aux mêmes remarquables mouvements culturels très innovateurs qui font de la période 1904-1912 une époque tournante, aussi bien en France qu'au Mexique. En 1904, à 18 ans, sitôt ses études secondaires terminées, Angel Zarraga est à Paris, voyage précoce et séjour facilités sans doute par son ascendance maternelle française, favorisés par l'aisance qui règne dans sa famille, car son père est au Mexique un chirurgien en renom.

Diego Rivera, exactement du même âge que Zarraga, arrive à son tour à Paris en 1906. Par lui, Angel apprend que le climat artistique change également au Mexique. De jeunes peintres et écrivains se sont groupés pour fonder une revue, *Savia Moderna*, qui ne connaîtra que trois numéros. Mais plus importantes que la publication elle-même sont les réunions de ses sympathisants. La rédaction se tenait dans un local aussi exigu qu'une cage d'oiseau : "Très haut, au sommet d'un immeuble de six étages, son immense fenêtre donnait sur une perspective délicieuse : d'un côté, la cathédrale ; de l'autre, les crépuscules de l'Alameda" (2).

Devant cette baie, le jeune Rivera installait son cheval. Et Alfonso Reyes, l'un des benjamins du groupe, déjà très attiré par la peinture, voyait naître dans l'enthousiasme ce talent exceptionnel. L'équipe de *Savia Moderna* s'était bientôt structurée plus fortement avec l'arrivée à Mexico d'un jeune Dominicain, fils de grande famille : son père a été président de la République et sa mère, Salomé Ureña, morte dès 1897, fut l'un des grands poètes de ce temps. A 22 ans, Pedro Henríquez Ureña, qui a vécu cinq ans à New York, a une culture immense, classique, internationale et, en plus, une conception généreuse de l'amitié. C'est lui qui a organisé, avec Alfonso Reyes et quelques autres, la campagne de presse qui a valu au pauvre Rivera la bourse lui permettant de se rendre en Europe. (3)

A partir de 1907 les mouvements innovateurs culturels se succèdent rapidement au Mexique. Alfonso Reyes participe à ces ini-

tiatives et écrit ses premiers textes de critique d'art. (4) Le 28 octobre 1909 se constitue l'*Ateneo de la Juventud*, de prestigieuse mémoire, pépinière de presque tous ceux qui ont fait le Mexique moderne. Reyes est au nombre des fondateurs, aux côtés de Pedro Henríquez Ureña et d'Acevedo ; et parmi les huit membres correspondants figurent les noms de Zarraga et de Diego Rivera.

En 1910, Alfonso a l'immense joie de voir son premier livre imprimé, – et à Paris ! –, préfacé par un Péruvien bien connu dans la capitale : l'ouvrage est remarqué par quelques grands esprits... (5) Dans cette même année 1910 les événements se précipitent au Mexique et les malheurs s'abattent sur la famille Reyes. "L'ancien régime –... le Porfirato – présentait des symptômes de caducité et avait duré au-delà de ce que paraissait consentir la nature" (6). Pour succéder au dictateur de 80 ans, beaucoup, et dans diverses classes sociales, souhaitent la candidature du très charismatique général Reyes. On sait comment, s'étant interdit d'intervenir par fidélité excessive envers Porfirio Díaz, Bernardo Reyes se souleva ensuite, alors que le gouvernement révolutionnaire était constitué ; hésitations, erreur qu'il paiera de sa vie. Désaveu, fin tragique d'un père adoré laisseront dans l'âme sensible d'Alfonso une blessure jamais cicatrisée. Incapable désormais de vivre avec ses souvenirs à Mexico, il obéit à une impulsion qu'il essaiera plus tard d'élucider et d'expliquer. S'arrachant à sa famille en deuil, à ses amis qui l'entourent d'une affection extraordinaire, à l'enseignement passionnant des Lettres espagnoles qu'il vient d'entreprendre à l'Université de Mexico récemment ressuscitée..., il se "laisse nommer" au très modeste poste de Second Secrétaire de la Légation du Mexique à Paris, situation peu lucrative, et incertaine, du fait des mouvements révolutionnaire qui menacent le gouvernement rétrograde de Huerta. C'est avec un très modeste pécule que le nouveau diplomate part pour la France, avec la douce charge d'une jeune femme et d'un petit garçon de quelques mois. Mais enfin, il vivra dans ce Paris tellement rêvé, capitale mondiale de l'élégance, des Lettres et des Arts !

*

**

Le choc sera rude entre rêve et réalité. Dès son arrivée Reyes reçoit "un coup de massue" : Paris est vieillot, sale Paris sent

le gaz. Dans la "putréfaction officinesque" de la Légation, Alfonso doit se tenir tous les après-midi devant une machine à écrire... Parmi les Mexicains de Paris, très divisés par les événements politiques, il est en porte-à-faux. Les révolutionnaires le traitent de "huertista", partisan d'un retour à l'ancien régime, parce qu'il doit effectivement sa nomination à Huerta. Par contre, les riches familles de l'aristocratie mexicaine installées à Paris voient en lui un dangereux ami du changement. A Paris, il se sent très seul. Et l'accueil des intellectuels latino-américains de la capitale est bien loin de rappeler l'amitié fraternelle de l'*Ateneo*. García Calderón qui avait préfacé ses *Cuestiones estéticas* ne lui offre que de mesquines rencontres. Ces Américains de Paris, les García Calderón, les Gómez Carrillo, les Blanco Fombona, sont des gens aisés, consacrés, qui mènent grande vie dans les cafés, "y arborant d'élégantes chaussettes". Il ne peut être parmi eux que "le moins décoratif, socialement". L'installation d'un petit logement est venu à bout de ses maigres réserves, et sa solde de 500 francs par mois lui permet tout juste d'alimenter et de vêtir sa famille très modestement. Le premier réconfort qu'il reçoit est celui de Diego Rivera, encore plus démuné que lui car sa chétive bourse l'oblige à de sordides économies dans son ménage avec une jeune Russe. Zarraga est absent de Paris. Rivera et Zarraga se sont convertis au futurisme. Reyes est attristé, scandalisé par les "enchevêtrements" que lui montre Diego : "Et dire qu'il fait cela avec un tel sérieux !".

Début novembre, Zarraga arrive enfin à Paris. Amer, ulcéré, complexé, Reyes pousse au noir les portraits qu'il fait de lui. Les mots de *pose*, *poseur* – des gallicismes qu'il avait adoptés du temps de Mexico – reviennent sans cesse sous sa plume pour le caractériser. Alfonso ne peut littéralement pas supporter l'attitude hautaine de Zarraga qui affiche une supériorité de Parisien accompli envers ce jeune nouveau venu désargenté : "Est-ce donc une prouesse que de vivre à Paris ?", s'exclame Reyes. Esprit de vengeance ? Inconscience ? Le fait est qu'Alfonso "oublie" de citer Zarraga parmi les meilleurs artistes mexicains du moment dans le grand article intitulé "Nosotros" qu'il publie à Paris dans la *Revista de América* de García Calderón... (7) Cet article lui a été pourtant "mâché" par Henríquez Ureña dans l'une de ses lettres, et ce dernier n'a eu garde d'oublier Zarraga, qu'il admire. Cet "oubli" et d'autres maladresses valent à l'auteur une volée de bois vert de la part de son maître et ami : "Tu as oublié les peintres ou tu les as mentionnés sans explication – pour Diego Rivera –. Et Angel Zarraga ?" (8).

La faute de cette relative mésentente n'est certainement pas à mettre au compte de Zarraga. Gentiment, il présente Alfonso à Leopoldo Lugones, écrivain argentin au faite de sa gloire, et cette rencontre est assez importante aux yeux de Reyes pour qu'il lui consacre de longues pages dans ses lettres à Mexico. Angel et Diego lui ont fait également approcher d'autres artistes, Fouji-

(1) Paulette Patout, professeur à l'Université de Toulouse, est l'auteur d'une thèse remarquable : "Alfonso Reyes et la France". Editions Flinksieck.

ta, le "fascinant" Picasso, peut-être Modigliani. A-t-il réellement connu par eux, ou seulement à travers eux et leurs récits, les grands écrivains qui se mêlaient volontiers à ces milieux artistes, Remy de Gourmont, Apollinaire ? Il est assez difficile de l'affirmer. Nous savons qu'il se rendait tous les jeudis soir à la Closerie des Lilas, moins pour entendre Paul Fort réciter ses vers éthérés que pour retrouver son gendre, le peintre Gino Severini dont il admirait les œuvres. (9) Peu à peu, les yeux de Reyes s'habituèrent, distinguaient le futurisme du cubisme, et le cubisme analytique du cubisme synthétique... Cette dernière école lui plaisait plus que toute autre par son classicisme. Il s'était surtout laissé séduire par Paris, "ville adorable, qu'on aime avec les larmes dans les yeux". Et le Mexique était assez présent dans ces milieux. Le frère d'Apollinaire était parti pour Mexico. On commentait les pseudo-souvenirs mexicains du Douanier Rousseau, qui avaient inspiré à Guillaume son poème : "Te souviens-tu, Rousseau du paysage aztèque..."

Bâti sur une légende que Reyes devra hélas s'employer à détruire, ces vers restent l'un des plus beaux fleurons de l'amitié franco-mexicaine.

*
**

Au cours du torride mois de juillet 1914, Diego Rivera s'embarqua à Marseille à destination de Barcelone et de Palma de Majorque. Le ministre De La Barre et le Premier Secrétaire s'en furent aux bains de mer ; Reyes, ne pouvant s'offrir le luxe de vacances, se proposa pour garder la Légation : c'est ainsi qu'il put écrire ces pages devenues fameuses, presque irremplaçables, sur l'Affaire Caillaux et l'ambiance parisienne aux premiers jours de la mobilisation (10). Et d'autres événements se précipitaient autour de lui. Il apprit la nomination de son successeur avant de recevoir sa propre destitution ! Carranza parvenu au pouvoir suspendait tous les diplomates mexicains mandatés à l'étranger par Victoriano Huerta ! Exclu de la Légation, Reyes y travailla cependant plus que jamais ; son successeur n'était pas arrivé et ces bureaux mexicains s'étaient chargés d'organiser le départ de Paris de tous les Latino-américains qui voulaient se rendre en Espagne. Après avoir essuyé quelques bombardements, quand le gouvernement français quitta Paris, Alfonso Reyes et sa famille montèrent dans le train réservé au Corps Diplomatique qui se repliait aussi à Bordeaux. Le 6 septembre ils arrivèrent à Saint-Sébastien où son frère Rodolfo s'était réfugié. (11) Sous le choc précipité des circonstances Alfonso s'était transformé. Il se sentait devenir un homme d'action, se préparant au "siège de Madrid". Il allait tenter de vivre de sa plume, gageure peut-être impossible mais ambition exaltante !

Zárraga s'était réfugié à la frontière espagnole, à Fontarabie. Il ne pouvait plus recevoir d'argent du Mexique, se trouvait désormais dans la même "situation critique" que Reyes, et leurs rapports en furent facilités.



*"Zárraga peignait
aussi beaucoup
de tableau religieux"*

*"Les pèlerins"
Résidence de l'Ambassade
du Mexique à Paris.*

Photographie de Guillermo Krafft.

Alfonso revint vers la frontière française pour passer, lui si peu sportif, avec Ángel, "un jour gymnastique de plage, de soleil et de montagne". Ils visitèrent le château de Charles-Quint - aujourd'hui transformé en *parador*. Zárraga avait, réussi à garder son indépendance à travers les soubresauts révolutionnaires. Les considérations de fortune ayant soudain disparu, à Saint-Sébastien Reyes côtoyait sans complexes de grands écrivains et le fils d'une des familles aristocratiques de Mexico que la Révolution venait à peu près de ruiner. C'est lui qui présenta Pablito Martínez del Río à Zárraga ! L'ex-héritier, l'artiste et le poète tinrent une conversation en un sens historique sur la plage, au coucher du soleil, dans l'été qui finissait, "tous pauvres, mais jeunes". Ce furent donc quelques semaines de vacances presque joyeuses pour Reyes, malgré la guerre, présente, avec les blessés qu'il vit dans les hôpitaux de Biarritz. Laissant pour un temps sa famille à Saint-Sébastien chez Rodolfo, c'est en compagnie de Zárraga, et sur la dure banquette d'un wagon de troisième que le fils du général Reyes partit pour Madrid le 3 octobre. Ángel emmenait avec lui sa précieuse chatte angora et récitait sans cesse des vers français. Son sens de l'humour, ses observations amusaient Reyes et détendaient la solennité du voyage.

*
**

A la gare de Madrid les attendait tout un groupe d'amis : Pedro González Blanco, le poète Eduardo Colín, secrétaire à la Légation de Madrid, compagnon des temps de l'*Ateneo* et même avant, Amado Nervo, le grand poète et ami de Reyes, qui avait été son professeur à Mexico et l'avait initié aux charmes poétiques de notre capitale et aux subtilités de la langue française... et Jesús Acevedo, l'architecte, le fondateur de la *Sociedad de Conferencias*.

Alfonso accepta maintenant avec simplicité que Zárraga "lui fit cession" de ses amis espagnols : il lui dut ainsi quelques-unes de ses plus précieuses amitiés. En particulier, dès le soir de leur arrivée, il l'amena chez l'écrivain Enrique Díez-Canedo. Alfonso sentit aussitôt que, dans ce foyer, il avait trouvé une famille. Il sera éternellement reconnaissant à Zárraga de lui avoir fait connaître Díez-Canedo, l'un des Espagnols les plus intelligents et les plus cultivés de sa génération, qui s'aidera de toutes ses nombreuses relations pour l'introduire dans les milieux littéraires et chez les éditeurs de Madrid ; Díez-Canedo, le meilleur et le plus fraternel des amis. (12) Zárraga présenta aussi Alfonso à l'*Ateneo* de Madrid, "tribune de liberté", centre accueillant qui facilitait bien des contacts et où il devint l'ami de Manuel Azaña. Ángel se réintégra facilement dans cette vie des cafés de Madrid, "vie athénienne" qui fit aussi les délices de Reyes. Ils retrouvaient les artistes madrilènes au Café Nueva España, à la *tertulia* du peintre Anselmo Miguel Nieto...

Sur le plan pratique cependant, les nouveaux arrivants formèrent avec Acevedo "un trio de naufragés", partageant des chambres, puis des arrières-chambres d'étudiants dans des auberges de plus en plus pittoresques, de plus en plus picaresques à mesure que leurs maigres ressources s'amenuisaient. (13) Acevedo partit pour Aranjuez qu'il devait quitter pour les Etats-Unis où il se laissa mourir. Zárraga gagna Tolède. Bientôt Alfonso Reyes fut le seul intellectuel mexicain qui vécut en Espagne. Il lui restait heureusement l'amitié de Diego Rivera que la guerre avait surpris aux Baléares et qui était venu habiter Madrid avec Angelina Beloff. Par un travail acharné, à force d'éditions critiques très difficiles, à l'aide de beaucoup d'articles écrits pour les revues et les journaux de Madrid, Reyes réussit à se maintenir dans la capitale espagnole et même à émerger, à s'incorporer aux meil-

leurs équipes érudites. (14) En 1920 il réintégra les cadres de la diplomatie mexicaine.

*
**

Nous retrouvons nos deux amis dans le Paris de 1925. Il est difficile d'imaginer la joie de Reyes quand il apprit sa nomination à Paris.

Sans tarder il retrouva ses amis cubistes – sauf Rivera, rentré entre temps au Mexique. Ils étaient maintenant indiscutés, enrichis, établis. Foujita sillonnait Paris au volant d'une automobile rutilante de chromes, et une soubrette au bonnet blanc vint lui ouvrir quand il rendit visite à Picasso, rue La Boétie. Zárraga s'était marié en 1919. Ses deux expositions chez Bernheim, en 1920 et 1921, avaient été des succès. On le classait parmi les meilleurs peintres. Il avait acquis un style personnel qui plaisait infiniment à Reyes, arrondi ses lignes et cultivait l'influence d'Ingres. Son inspiration était souvent "sportive", hommage à son épouse, footballeuse russe. Mais Zárraga peignait aussi beaucoup de tableaux religieux et il n'y avait peut-être pas de solution de continuité entre ces deux aspects de son talent car ses anges ou ses saintes avaient la souplesse de joueuses de tennis.

Dans les paysages, Angel restait fidèle à ces couleurs pâles où Reyes voyait le souvenir des collines mexicaines, ceinturées des verts-bleus des *magueyes*, et qui, pour Pedro Henríquez Ureña, étaient "l'expression de la mélancolie native des Mexicains" (15). Il peignait aussi des portraits, décorait châteaux et églises à Paris ou dans la région parisienne, préparait les illustrations d'une édition des *Illuminations* de Rimbaud.

Au mois d'avril 1925, comme Diez-Canedo, le cher ami commun, reprenait ses voyages en France pour la Semaine Sainte, et qu'il était arrivé à Paris en compagnie du grand poète Enrique González Martínez, alors ministre du Mexique à Madrid, et de son fils, Zárraga les mena, ainsi qu'Alfonso Reyes, voir ses décorations murales à la crypte de Notre-Dame de la Salette, à Suresnes. Pour Reyes, c'était "réellement le meilleur de tout ce que Zárraga avait fait, une œuvre pure et sobre... L'Annonciation est une merveille... Les teintes sont claires, lumineuses..." (16)

Zárraga s'éloigna pour peindre des fresques dans la nouvelle église des Minimes de Reims, ville martyre non loin de Reims. C'est la raison pour laquelle il ne put assister, le 11 mars 1925, au banquet de 240 couverts que ses amis offrirent à Reyes afin de célébrer sa nomination à Paris. Du moins tint-il à participer à sa manière à cet hommage. Nous avons retrouvé, dans une revue hispanisante de l'époque, la belle lettre qu'il adressa alors à Reyes et qui fut lue à ce repas par Ernest Martinenche, professeur à la Sorbonne et admirateur enthousiaste de l'écrivain mexicain. *Reims, le 9 mars 1925*

Il m'est doux, ami très cher, de vous écrire aujourd'hui et de vous dire mon affection et mon attachement dans cette langue qui est celle de notre enfance, car ce fut

dans ce noble parler de France que nos esprits se formèrent et que notre raison mûrit.

Je viens vous dire aujourd'hui dans cette fête que Paris vous offre, ma joie fraternelle placée sous le signe de la France. Je suis ici travaillant à la construction des vitraux de l'Église de Reims dans les Ardennes.

Et c'est pourquoi, ami, je suis obligé de rester ici, surveillant mes verres, au lieu d'être parmi vous et avec vous.

Mais vous savez combien je suis de cœur avec ceux qui vous fêtent. Je vous embrasse, ami, au nom de notre Mexique et de notre France. (17)

Entre le 12 et le 22 octobre 1925, Zárraga exposa à la Galerie Devambes, boulevard Malesherbes. Alfonso qui la visita évidemment, aurait bien aimé acquérir "ce bain de cheveux et d'homme nus ; avec de petites silhouettes dans la lumière au premier plan, et une tempête sombre dans le fond marin" (18). Mais hélas, les tableaux de Zárraga se vendaient très cher et les moyens de don Alfonso étaient loin de lui permettre ce genre d'achat. A cette époque le nom de Zárraga figure toujours parmi ceux des artistes auxquels il offrait ses livres : Rodríguez Lozano, Diego Rivera, Toño Salazar, l'Uruguayen Pedro Figari, Fernand Léger, Angelina Beloff... Avec son épouse, Angel était souvent invité aux dîners que le ministre du Mexique aimait donner dans le petit hôtel qu'il habitait à Passy, ce qui lui permettait de rencontrer les artistes espagnols ou américains de passage, ou les écrivains français attirés par les Beaux-Arts, comme Jean Cassou. Le 13 décembre 1926, Reyes raconte longuement dans son *Journal* la visite qu'il rendit à Zárraga dans son atelier, en compagnie de Cassou. Le peintre leur montra ses tableaux de footballeurs, ses esquisses, leur confia son projet d'une collection d'eaux-fortes sur le football. Cassou s'offrit pour écrire la préface... projet sans suite mais, peu de temps avant sa mort, Jean Cassou gardait nettement le souvenir de la prestance de Zárraga, de ses œuvres, de sa chaleureuse amitié pour Reyes. Parfois, après un déjeuner pris en commun à Montparnasse, Angel acceptait de réciter ses vers, car ce peintre était aussi poète mais refusait de rien publier, entendant réserver ses productions à ses intimes (20). En 1926, le 17 décembre, Reyes note qu'il vient d'appuyer la demande de Légion d'Honneur qu'avait faite pour Zárraga le directeur du Garde-meuble National. Il est émouvant de rappeler que c'est don Alfonso, toujours attiré par une coopération culturelle entre les nations, qui, dès les années 1925, lança le projet d'un collège mexicain à la Cité Universitaire de Paris... dont Angel devait par la suite orner la chapelle.

Les deux amis restèrent en contact quand Reyes quitta Paris pour l'Amérique du Sud. En 1946 il demanda à Zárraga d'illustrer son "Por mayo era, por mayo", discours sur le rôle de la fleur dans la culture mexicaine, pages élégantes et diaphanes, bien faites pour tenter un peintre. (20) Les dernières lignes, qui évoquent les roses qu'Ausone cultiva à Bordeaux, étaient un clin d'œil

allusif à leurs années françaises et à leur commune affection pour notre pays. Leur amitié fut sans doute déterminante quand Zárraga accepta d'orner de fresques immenses et magnifiques la cathédrale de Monterrey, la ville d'Alfonso Reyes. Dans l'après-guerre, au moment où il écrivait ses grands livres et réalisait ses fondations, Reyes prit le temps d'honorer son meilleur ami en publiant un texte touchant "De Angel Zárraga", qu'il confia à *Ábside*, la revue de ses amis prêtres, Gabriel et Alfonso Méndez Plancarte (21). Il organisa ensuite l'impression de tirages à part dans lesquels Angel accepta enfin de publier ses poèmes. Reyes avait toujours apprécié particulièrement les artistes qui disposent de plusieurs moyens pour exprimer la beauté. ■

(2) A. Reyes. *Pasado Inmediato* ; O.G., t. XII, p. 202.

(3) *La Correspondencia A. Reyes - Pedro Henríquez Ureña (1907-1914)*, qui vient de paraître au Fondo de Cultura Económica, scrupuleusement annoté par José Luis Martínez, est des plus précieuses pour la connaissance de cette époque.

(4) A. Reyes, "Julio Roelas, subjetivo" O.C., t. I, p. 320.

(5) *Sur les échos que ce premier livre fit naître à Paris*, V. notre livre *Alfonso Reyes et la France*.

(6) A. Reyes, *Pasado Inmediato*, O.C., t. XII, p. 183.

(7) Un paragraphe de cet article aura l'insigne honneur d'être reproduit dans la N.R.F. de mai 1914.

(8) P. Henríquez Ureña, dans leur *Correspondencia*, ed. c., p. 270, lettre du 4.2.1914.

(9) Felipe Cossío del Pomar, "Diálogo con mis recuerdos, con Alfonso Reyes en el París de 1913, Cuadernos, Paris, 1965. V. aussi A. Reyes et la France, p. 89.

(10) A. Reyes, "Madame Caillaux y la ficción finalista", *El Cazador*, O.C. t. III, p. 118 et "Rumbo al Sur", *Las vísperas de España*, O.C., t. II, p. 142. V. aussi ses lettres à P.H.U. à ce moment.

(11) *L'atmosphère qui régnait à Saint Sébastien, en août-septembre 1914 était extraordinaire. La cour d'Espagne y était encore en vacances, des journalistes du monde entier y affluaient, pour suivre les événements du conflit franco-allemand, car les nouvelles du front y étaient moins censurées qu'en France.*

(12) Cf. notre étude "Amistosa triada : Valery Larbaud, Enrique Diez-Canedo, Alfonso Reyes", à paraître dans les *Actas du X congrès de l'Asociación Internacional de Hispanistas, Barcelona, août 1989*.

(13) VB. notre A. Reyes et la France, pp. 118-119.

(14) *Ibid.*, les chapitres "En Espagne : I. les années sombres. II : Le retour à l'espoir, pp. 111-168.

(15) Pedro Henríquez Ureña, *Ensayos en busca de nuestra expresión*, Buenos Aires : Raigal, 1952, p. 93. V. aussi dans notre *Alfonso Reyes et la France nos pages sur les artistes*, pp. 301-315.

(16) Reyes, *Diario, 1911-1930. Guanajuato : Universidad, 1969*, p. 96.

(17) Texte paru dans la *Revue de l'Amérique Latine*, Paris, 1^{er} mai 1925.

(18) *Diario de Reyes*, ed. c., p. 116.

(19) *Ibid.*, p. 174.

(20) Reyes, *Por mayo era, por mayo*, Mexico : Ed. Cultura, 1946, avec ill. de Angel Zárraga, 200 ex. Texte reproduit dans *Ancorajes*, Mexico : Tezontle, 1951, p. 72 ; o.c., t. XXI, p. 93. V. l'introduction d'Ernesto Mejía Sánchez, p. XXV.

(21) Reyes, "De Angel Zárraga", *Ábside*, Mexico, 2 août 1944. Le texte de Reyes fut repris dans *De viva voz*, Mexico, 1949, mais il a été omis dans le t. VIII de ses O.C. qui renferme les autres textes de *De viva voz*.

Le président Salinas a suscité un immense intérêt dans l'opinion en reprenant à son compte des thèses qui, il y a peu de temps encore, étaient pratiquement tabou pour le discours politique officiel. Et notamment celle qui veut que : "la plupart des réformes mises en œuvre par notre révolution ont épuisé leurs effets". Le problème agraire ne pouvait pas être très loin de l'esprit du premier magistrat quand il a repris le débat sur la façon de revenir aux objectifs originels de la révolution, en débarrassant l'Etat de pratiques devenues chroniques, et qui ont, peu à peu, dégénéré.

La mise en pratique des idéaux révolutionnaires concernant la campagne, a produit des résultats que l'on pourrait grosso modo représenter par un graphique en forme de cloche : au timide début des réformes des années trente, suit la grande impulsion donnée par Lázaro Cárdenas ; les efforts des gouvernements qui se succèdent provoquent une croissance considérable de la production agricole et au cours des années soixante cette volonté se voit couronnée par la réalisation d'un objectif longuement désiré : l'autosuffisance alimentaire. Survient

Vers une nouvelle réforme agraire ?

prise a annoncé une considérable diminution de l'échelle des interventions de la CONASUPO, dont il a décrit la finalité, en déclarant qu'il s'agissait "de l'amincir pour les riches afin qu'elle puisse grossir les ressources destinées aux pauvres". En effet, notamment dans les grandes villes, ces magasins, destinés à l'origine aux couches les moins favorisées, fournissaient en fait des services à l'ensemble de la population. Il arrivait aussi que, de petits commerçants s'y approvisionnent en produits subventionnés, afin de les revendre avec des marges juteuses. Voici les mesures qui semblent les plus significatives parmi les nombreuses réformes annoncées :

devrait notamment comporter des mesures aussi essentielles que :

- Accès aux capitaux privés et créations de mécanismes de financement officiels afin de renforcer les activités de transformation, de conditionnement et de congélation, secteurs hors de la portée des paysans jusqu'à présent à cause de leur manque de moyens.
- Plans de financement permettant aux investisseurs privés mexicains et étrangers de participer à des projets d'irrigation qui pourraient s'inspirer, par exemple, des procédures qui ont déjà été proposées en vue de la création de nouvelles centrales électriques et des unités de pétrochimie.
- Profonde restructuration et "dégraissage"

PRODUCTION DE CEREALES DE BASE EN MILLIERS DE TONNES

	1985	1986	1987	1988	% de baisse 85/88
Maïs	13 975	13 600	11 570	11 484	- 17.8
Blé	5 207	4 347	4 415	3 700	- 28.9
Haricots	906	1 083	1 017	857	- 5.4
Riz	809	615	527	465	- 42.5
Soja	929	633	830	246	- 73.5

une période de stagnation, puis, pendant la décennie des années soixante dix, il y a un renversement de tendance et le pays doit, de plus en plus, avoir recours aux importations pour pallier les déficiences de la production d'aliments. Plus récemment les cyclones et les sécheresses alternent, aggravant encore le problème, et nous nous trouvons, en 1989 au cœur d'une contraction franchement alarmante de la production céréalière.

Ainsi, la production d'aliments de base diminue jours après jour, les importations augmentent et la balance commerciale se dégrade en conséquence. Dans ces conditions, il n'est même pas possible de maintenir le même niveau d'alimentation par tête d'habitant.

Tout porte à penser que le gouvernement actuel étudie des mesures radicales pour apporter des remèdes originaux à cette situation, qui est, non seulement, préoccupante, mais d'une injustice flagrante. En août, déjà, devant la Confédération Nationale Paysanne, le Président a proposé des réformes de fond des organismes chargés des problèmes agricoles, ainsi que des mesures visant à privatiser et à revitaliser certaines activités spécifiques du tertiaire.

Un premier pas a été accompli, grâce à la restructuration, annoncée il y a peu, de la CONASUPO, la Compagnie Nationale des Subsistances Populaires. Quelques jours avant le Rapport de Gouvernement présidentiel, le directeur général de cette entre-

- CONASUPO abandonnera ses activités industrielles et privatisera neuf usines gérées par Industrias Conasupo.

- Fin de l'engagement d'acheter l'ensemble de la production de céréales. Seront maintenant uniquement des achats garantis de maïs et de haricots. Les autres grains seront achetés au cours du marché.

- Privatisation ou fermeture de 598 mini supermarchés, 25 de ces points de vente seront placés sous la tutelle de l'IPECSA (organisme étatique chargé de promouvoir la petite entreprise). Seront annulées les concessions accordées à 2144 de ces établissements. Ceux qui seront conservés, et les nouvelles créations, seront exclusivement destinés à desservir les régions les plus pauvres du pays. On prévoit vers la fin du mandat du Président Salinas l'existence de 6 mille points de distribution, concentrés en totalité là où leur besoin se fait le plus douloureusement sentir.

- Afin d'éliminer les intermédiaires, les produits gérés par CONASUPO seront vendus directement aux points de vente au public.

A l'échelle nationale ces changements sont significatifs, mais tout indique que la portée des réformes est bien plus vaste. Ceux qui ont déjà vu la nouvelle administration à l'œuvre, peuvent difficilement croire que dans ce cas elle ne fera les choses qu'à moitié. L'ambitieux programme qui est à l'étude et que l'on pourrait, sans exagérer, comparer à une nouvelle réforme agraire,

(pouvant aller jusqu'à leur disparition), de la Banque Agraire et de l'Assurance Nationale pour l'Agriculture et l'Élevage (Asseguradora Nacional Agrícola y Ganadera) dont les fonctions seraient confiées au secteur bancaire et à celui des assurances.

- Création de vastes "couloirs" agroindustriels du même type que les "couloirs" touristiques ou manufacturiers, au succès déjà largement avéré. Il s'agit de réussir l'intégration de la production de ces futurs couloirs en les dotant de moyens de transports adaptés, d'usines de transformation et de conditionnement et d'installations portuaires.

Finalement, on étudie des mesures dans des domaines jusqu'ici tabous : réforme de l'ejido par l'octroi d'une garantie de possession à moyen terme (20 à 30 ans), mesure propre à encourager les investissements, et réforme du cadre juridique de la petite propriété agricole.

Le sujet de mémoire de licence de l'actuel Président du Mexique était l'ejido. Au cours des recherches entreprises à cette occasion, il dût cohabiter avec les paysans des régions les plus défavorisées du pays ; l'homme connaît donc son sujet. Il a prouvé qu'il ne craint pas de prendre des mesures radicales, quand cela s'avère indispensable. Il n'est peut-être pas utopique de penser que nous sommes à la veille d'une refonte de la Réforme Agraire mexicaine.

S.R.

Traduit de l'Espagnol par Enrique Hett.

Alfonso Reyes Brève chronologie

1889 : Fils du Général Bernardo Reyes et d'Aurélia Ochoa, Alfonso Reyes Ochoa naquit à Monterrey (Nuevo León) le 17 mai 1889.

1889-1913 : Années de formation. A. Reyes fait ses études dans une école privée de Monterrey, puis au lycée français de Mexico, à l'École Nationale Préparatoire et à la Faculté de Droit de l'Université de Mexico, où il obtient son diplôme de licence en juillet 1913. Premières activités littéraires. Participation aux activités de l'Ateneo de la Jeunesse. Secrétaire de l'École Nationale des Hautes Etudes (qui deviendra la Faculté de philosophie et des lettres), A. Reyes fonde et inaugure, dans le cadre de cet organisme (1912-1913), la chaire d'histoire de la langue et de la littérature espagnoles.

1913 : Le père d'A. Reyes, le général Bernardo Reyes est tué dans une échauffourée de rues au cours de la "semaine tragique de Mexico" (9 février 1913). A. Reyes quitte le Mexique. Premier séjour en France, en qualité de deuxième secrétaire à la Légation du Mexique.

1914-1920 : Séjour en Espagne, où A. Reyes se consacre au journalisme et à la littérature. Collabore aux travaux du Centre d'Etudes historiques de Madrid, dirigé par Ramón Menéndez Pidal, et au journal *El Sol*, sous la direction de José Ortega y Gasset.

1920-1924 : Réintégré dans le service extérieur mexicain, il exerce à Madrid tour à tour les activités de second secrétaire, premier secrétaire, puis ministre Plénipotentiaire.

1924-1927 : Second séjour à Paris, à titre de ministre Plénipotentiaire, puis Ambassadeur.

1927-1930 : Premier séjour en Argentine en qualité d'Ambassadeur.

1930-1936 : Ambassadeur au Brésil.

1936-1939 : Second séjour en Argentine, également à titre d'Ambassadeur.

1939 : Retour à Mexico.

1939-1943 : Activités littéraires. A. Reyes organise et préside la Casa de España, qui deviendra plus tard le Colegio de Mexico.

1943 : Il participe à la Fondation du Collège National.

1945 : Le Prix National de Littérature lui est décerné.

1955 : Célébration du cinquantenaire de ses activités littéraires. La Maison d'Édition "Fondo de Cultura Económica" entreprend la publication de ses œuvres complètes.

1957-1959 : A. Reyes préside l'Académie du Mexique.

1959 : Il meurt à Mexico le 27 décembre. ■

Le souvenir d'Alfonso Reyes (1)

LUMINEUSE IPHIGÉNIE

● Ramón Xirau*

Alfonso Reyes déclare que, dans Iphigénie cruelle, il ne suit aucune des Iphigénies qui l'ont précédée. Dans le commentaire liminaire de l'œuvre, Reyes indique qu'il a préféré situer Iphigénie en Tauride, quand elle est déjà tout oubli, alors qu'elle a perdu tout souvenir du passé. Mais, pendant une scène de reconnaissance, peut-être la partie la plus belle du poème, l'arrivée d'Oreste réveille en Iphigénie la mémoire de son enfance à Mycènes, de son sacrifice manqué d'Aulide. Humanisé, Toas "l'impétueux", devient "le plus doux des hommes". L'approche du drame a changé. Reyes préfère substituer le sacrifice volontaire au sacrifice déterminé par la fatalité. A la présence quelque peu hiératique des mythes, Reyes préfère interposer l'image douloureuse, concrètement douloureuse de l'oubli. Le changement "d'approche" est important ; ce que je veux appeler l'"intention" d'Iphigénie, l'est, peut-être encore plus.



Cette "intention", il est possible de la résumer en un mot : liberté, si présente par ailleurs dans toute l'œuvre de Reyes.

Rappelons-le, Chez Euripide, Iphigénie est sacrifiée par des forces impératives, fatales ; chez Reyes – réminiscence du drame espagnol ? – ce qui compte c'est la

décision libre qu'Iphigénie, douée de libre arbitre, prend à la fin du poème, ou si l'on veut, du drame-poème. Iphigénie reste en Tauride en dépit des prières d'Oreste. Elle y reste afin d'épargner aux Grecs le contact magique de sa personne, afin qu'ils échappent à un destin sanglant et puissent faire profession de lumière.

Rappelons quelques images d'Iphigénie Cruelle. Iphigénie a bu "le lait de pierre" d'Artemis. Comme les pierres, elle est devenue "sauvage". De cette nature "rocheuse" elle participe toujours quand le chœur la nomme "femme aux genoux durs". Mais Iphigénie n'est pas seulement, ni essentiellement pierre et roche. Elle est habitée d'une constante et avide attente de devenir comme les autres femmes. Quand le chœur veut lui donner une âme pour recouvrer son oubli, Iphigénie devient toute entière sentiment. Aux images rocailleuses et dures du début, s'opposent désormais des images émotionnelles, sensibles. Réflétée dans les yeux de son frère, Iphigénie devient femme :

Tu me suivras jusqu'à Mycènes d'or
et reviendras au rouet domestique
Tu accompliras ton destin
en donnant des bourgeons nouveaux
à la famille où tu es née femelle

Mais Iphigénie ne veut pas rentrer même si des rêveries de retour prennent vie dans son regard chaleureux. Ce ne pas vouloir rentrer, exprime toute "l'intention" d'Alfonso Reyes. Iphigénie ne veut pas rentrer parce qu'elle se sent libre.

La liberté à laquelle on n'accède que par l'intelligence, est la clé de cette Iphigénie nouvelle – douce Iphigénie cruelle – C'est le message du chœur, quand à la fin de l'ouvrage, il affirme que les hommes sont capables de se libérer des étoiles, de la fatalité et du destin prédéterminé. Et la liberté d'Iphigénie est Parole, elle est Raison. C'est ainsi que le comprend Reyes, dans la définition que son Iphigénie donne des Grecs :

Les peuples étaient assis
avant que vous ne preniez le départ.

C'est ainsi que le comprend aussi Oreste quand il demande à Iphigénie de lui "rendre les mains" – rendre les mains à Oreste revient à rendre la liberté aux Grecs ; à faire en sorte que la Grèce vive verticale, intelligente, illuminée.

En se sacrifiant Iphigénie met fin à la présence des dieux de la Terre et se dresse pour devenir une statue claire. Iphigénie cruelle est le poème de la lutte de la civilité contre la barbarie ; c'est le triomphe de l'ordre, de la mesure, de la raison. ■

(1) Suite de la première partie.

Iphigénie cruelle ⁽¹⁾

IPHIGÉNIE (elle a perdu le souvenir de sa vie antérieure) :

*Malheur à moi qui nais sans mère,
en défiance de moi-même,*

*D'autres, par un sentier vivant
cheminent de mère à fils; moi,
non. Dans l'air en suspens, un cri
que nulle bouche n'a lancé.*

*Un jour, desserrant mes paupières
et pleurant, j'ai pensé : « Je vis ».
Alors a commencé l'angoisse,
ce souffle de bête étrangère
entre un bois, un temple et la mer.*

*J'étais aux pieds de la Déesse
qu'il fallait par force adorer –
adoration qui s'élève
tout d'elle-même, comme l'haleine.
Mais, dans la gorge, un tremblement,
une clameur dans les oreilles –
la clameur faite de mes cris.*

*Tu m'envahissais peu à peu
– jarre ivre de son propre vin –
si toutefois des heurts du sang
tu ne me faisais pas pleurer.*

*De tes grands yeux de pierre, l'ordre
descendait, remettait en place
en moi l'agencement brisé –
ce pantin renaissait menace.*

*Ton dur empire fourmillait
de ma tête jusqu'à mon sein,
comblait le creux de ma poitrine,
se déversait le long du bras.*

*Le couteau naissait dans ma main :
ô Déesse, je ne suis plus
que l'égorgeuse à ton service.*



CHŒUR

*Respectons la terreur
de cette évadée de la mort
qui poussa comme une mousse
sur le rocher du temple.*

*Dans son audace, elle voulait
parler comme ne le font le vent,
ni la mer, secouer les arbres
qui répondaient par cris d'oiseaux,
arracher un bris de caresses.
aux vagues qui se chevauchaient.
Fille sauvage en tes paroles,
qui te fit savante à trancher
la victime ?*

*Qui t'a montré le côté juste
où l'étranger qui fait naufrage
cache son cœur ?*

Notre apitoiement déjà t'entourait,

(1) Première partie «Extraits».

*toi, tison de colère nue ;
tu nous perças de ton regard,
maîtresse déjà de nous.*

IPHIGÉNIE

*D'autres s'assemblent aisément
goûtant le miel d'un doux commerce ;
moi, non ; si j'essaie d'approcher,
je fuis, de moi-même effrayée,
comme si par ma voix parlait
une autre.*

*D'autres, de lèvres à lèvres, lancent
des filets, et des yeux échangent
des promesses, tout à la joie
de gagner des amis ; moi, non,
qui chaque matin me réveille
enchaînée au tronc de mon moi.*

*D'autres, sous figures de danses,
font se mêler amis, parents,
cherchant dans leurs pas un contraste
à leurs propres pas ; mais moi, non.
Moi, je m'écroule et je m'abats
chaque soir au creux de moi-même.*



CHŒUR

*Artémis t'a donc fait sucer son lait de pierre
femme plus forte que tous les guerriers ?
Quel spectacle que te voir te tordre les bras
de l'envie d'étouffer un homme !*

*Tu préfères la victime en fureur,
vaincue d'abord et puis ouverte,
afin qu'Artémis respire
l'odeur montée de ses entrailles.
O férocité sacrée,
une force inconnue
est nouée entre tes sourcils.*

*Partagées entre la crainte et la tentation,
nous t'aimons comme un jeune fauve
et quand nous voilà prêtes à te caresser,
l'éclair, soudain, jaillit de toi à ras de peau.*

Traduit de l'Espagnol par
Mathilde Pomès



Témoignages*

Octavio Paz

Admirable preuve de santé morale : à une époque sourde à force de crier, un homme malade, enfermé dans sa bibliothèque, se penche sur un texte oublié et pèse sur une délicate balance verbale, les images et les pauses, les rythmes et les silences. Dans un monde qui a presque totalement perdu le sens de la forme, l'amour que Reyes portait au langage, à ses problèmes, à ses mystères, était bien plus qu'un exemple : un miracle.

J'ai rarement vu Reyes si lucide, si clair, si étincelant, si audacieux et si réticent, en un mot : si vivant, qu'au cours de cette nuit où, entre deux bouffées d'oxygène, il me parlait des délices et des embûches de Lycophon et de Gracián.

Silvio Zavala

Don Alfonso s'est distingué entre tous par le fait que sa vie a été entièrement et de façon constante consacrée à l'œuvre littéraire.

De la première époque de sa vie date son incomparable *Vision de l'Anahuac*, cet essai dans lequel il parvient à une union avec la race d'autrefois par "l'émotion quotidienne devant le même objet naturel" : la Vallée de Mexico, qui lui apparaît comme une "Castille américaine, plus haute que la leur, plus harmonieuse, moins rude assurément"...

Tout au long de ses pérégrinations, Don Alfonso avait partagé la vie de diverses communautés nationales et affirmé son universalité. Il pouvait écrire au terme de ses voyages : "La terre est ma demeure. Je ne me suis jamais senti profondément étranger dans aucun pays".

Carlos Fuentes

Alfonso Reyes vivait près de l'Hôtel Marik à Cuernavaca, dans une maisonnette couleur abricot. Il m'invitait à passer des périodes auprès de lui. Je ne le rejoignais qu'à onze heures du matin, lorsqu'il s'asseyait pour lancer de galants propos aux jeunes filles qui passaient sur la place. Nous allions ensuite au cinéma pour nous plonger dans une ambiance épique. C'était seulement le soir que Don Alfonso commençait à me harceler, à me reprocher mes absences et mes lacunes.

Un jour ou je m'étais levé très tôt (à moins que je revienne d'une fête), je le vis assis, à cinq heures du matin, travaillant à sa table, environné de toutes les senteurs renaissantes de la vallée de Morelos. Il ressemblait à l'un de ces elfes irlandais, de ceux qui travaillent de nuit pour fabriquer des souliers, pendant que les familles sommeillent. On aurait pu le prendre aussi pour l'un de ces gnomes germaniques qui gardent les trésors des dieux au fond des fleuves profonds... ■

(*) Textes reproduits de la revue "Gacets de Fondo de cultura Económica" avec l'autorisation de la direction.

Noticias del Imperio

“Camarón, camarón...”

● Fernando del Paso

Nous publions ci-dessous un bref extrait de la version française de “Noticias del Imperio”, de Fernando del Paso, qui paraîtra très prochainement aux Éditions Fayard. Diplomate, journaliste et écrivain, Fernando del Paso est notamment l’auteur de deux romans : “José Trigo” (1966, Prix Xavier Villaurrutia) et “Palinuro de México” (Prix Rómulo Gallegos, Prix du meilleur livre étranger, Paris 1986). “Noticias del Imperio” a obtenu un très vif succès au Mexique, et dans le monde hispanique.

Camarón, camarón... Je ne dirais pas que j'étais content, mais j'étais pas triste non plus, ni que j'étais réveillé mais j'étais pas endormi non plus, j'étais tout ébaubi à regarder un oiseau-mouche cornu qui se suspendait en l'air pour sucer le nectar des fleurs du manteau de la Vierge sous lesquelles j'étais caché, parce que je l'étais à coup sûr et pas qu'à moitié, quand je les ai vus arriver, tous avec leurs képis à visière carée, leurs couvre-nuque, leurs vareuses bleues et leurs pantalons garance et leurs guêtres, sauf un capitaine ou ce qui m'a paru être un capitaine, avec une tunique noire et des galons dorés, remarquez que mon rôle n'est pas de raconter ni le vôtre de me croire, mais il avait une main en bois, la gauche, et alors je me suis dit ce sont les légionnaires, mais l'important ce n'est pas je me le dise, je me suis dit, mais que je le dise au général, c'est pour ça qu'il m'a payé pour que je le renseigne sur qui ils sont, et combien. Je me suis mis à les compter avec mes doigts : un, deux, trois et quand je suis arrivé à quarante l'oiseau-mouche a pris peur et j'ai perdu le fil, mais je l'ai retrouvé et je suis arrivé à soixante environ. On voyait à peine la poussière qu'ils soulevaient, quand je me suis mis à courir, mais moi je n'ai même pas fait de poussière car je ne crains personne pour ce qui est de courir. Le colonel s'était réfugié à l'ombre d'un caroubier et il ne m'a pratiquement pas remercié pour le message, car des chiques s'étaient glissés sous les ongles de ses pieds où sa femme était en train de fouiller, ce qui le faisait hurler de douleur et de rage. Mais quand il a remis ses bottes, il a changé d'humeur et il m'a remercié un peu plus, il m'a donné une petite tape sur l'épaule et il m'a dit Très bien, tu dis qu'il y a environ soixante légionnaires, très bien, on va les exterminer, viens avec nous tu vas voir comment on va les arranger ces Français. Seulement un capitaine qui avait l'air au courant lui a dit Excusez, mon colonel, si ce sont des légionnaires, si ce sont les hommes qui d'après ce que je sais sont arrivés à Veracruz sur deux bateaux qui venaient d'Algérie sous

le commandement du colonel Jeanningros, si ce sont ces hommes-là, qu'il disait, le plus probable c'est qu'il y aura parmi eux plus d'Allemands, de Prussiens et même d'Italiens, sans exagérer, mon colonel. Dans le cas présent cela revenait évidemment au même, car d'un côté c'était tous des étrangers, et de l'autre on était tous des Mexicains. Si nous avions été informés alors de l'existence du convoi, si on nous avait dit que ces légionnaires étaient chargés de nettoyer la route afin d'ouvrir le passage à un convoi chargé d'or et de canons pour le Général Forey ou quel que ce soit son nom, au lieu de les poursuivre nous aurions attendu le passage des chariots, parce qu'en fait on était beaucoup et sur tout cet or la moitié aurait été pour le gouvernement de la République et l'autre moitié pour nous, qui l'avions mérité, ou, au moins, c'est ce que j'aurais ordonné si j'avais été colonel, mais je ne suis même pas sergent puisque je ne suis pas soldat, moi on me paie pour espionner, pour rester tranquille à passer des heures et des jours heureux, comme quand j'étais sous le manteau de fleurs bleues, presque sans respirer, et on me paie pour courir, comme je vous l'ai dit, et pour goûter. Je goûte le cactus pour voir si ils ne sont pas amers, je goûte les guignes pour voir si elles ne sont pas acides, je goûte les champignons pour voir s'ils ne sont pas vénéneux, bien que je le sache à l'avance, mais ils ne savent pas que je le sais, c'est pour ça, je vous disais, qu'ils me paient, parce que je connais tous les sentiers et toutes les bosses de la terre à cinq lieues autour de Chiquihuite, toutes les sources et toutes les rivières, comme le ruisseau de La Joya où se trouvaient ce jour-là les légionnaires, et comme le ruisseau de Camarón, qui donne son nom à la ferme où ces salauds se sont retranchés cette nuit-là. Camarón, Camarón... Crevette (camarón) qui s'endort, le courant l'emporte, disait mon père. Pour ce qui est des légionnaires ils ne sont pas endormis, on ne leur en a pas donné le temps, mais ils se sont endormis sur leurs lauriers, il se sont fiés, comme a dit le

dit le capitaine je-sais-tout, à leur victoire de Sébastopol ou de Cestpastaboule, comme dit l'autre, ils ont cru qu'ils étaient chez les Turcs et au lieu de battre en retraite comme je l'aurais ordonné si j'étais soldat, mais je ne le suis pas, le capitaine à la main de bois, qu'on appelait Capitaine d'Anjou, ou quelque chose dans le genre, les a conduits dans l'enclos de la Ferme de Camarón et là, comme son nom l'indique, on les a bouclés. C'est-à-dire que ce sont eux, les soldats, qui les ont bouclés, parce que je me suis simplement caché dans des broussailles pour voir ce qui se passait et tout écrire pour porter le message à quelqu'un, à celui qui me paierait le mieux. Je ne sais ni lire ni écrire, mais j'écris dans ma tête. Personne ne sait tout ce qui y est écrit pas même moi parfois. Je sais lire les pierres et les chemins, je lis le maquis et les fougères. Ce jour là j'ai lu les nuages. A dire vrai j'ai lu le ciel, car il n'y avait pas un seul nuage et je me suis dit qu'il n'allait pas tomber une goutte pendant un bout de temps et qu'à présent ces foutus légionnaires allaient vraiment savoir ce qu'était la fournaise, pas du tout la fournaise du désert, mais celle des terres chaudes, qui portent bien leur nom, la fournaise de la fièvre jaune qui avait déjà commencé à les décimer, car les hôpitaux de campagne étaient remplis de légionnaires miteux qui vomissaient une mélasse noirâtre infecte, comme je l'ai vu de mes yeux. Et je les ai vus aussi, le Capitaine d'Anjou et tous les autres qui s'amaient en fumant des cigares comme le font les officiers mexicains qui ne sont pas des terres chaudes mais qui y arrivent : comme ça ils chassent les moustiques. Mais ce qui est sûr c'est que les cigares ne chassent pas les balles : la première qu'on leur a envoyée a fait sauter le cigare du bec d'un officier, la deuxième a tué le cheval qu'un légionnaire avait entre les jambes, de la troisième et de toutes les autres qui l'ont suivie je ne vous dis rien car je n'ai pas eu le temps de les compter. On s'est jeté à leurs trousses jusqu'à ce qu'ils se réfugient dans le parc à bestiaux de la ferme et moi, comme je vous l'ai dit, je me suis caché dans des

broussailles. Je n'ai pas besoin de fumer pour chasser les moustiques. Ils me connaissent bien et ils savent que mon sang n'est pas bon. Je reste tranquille, sans même cligner des yeux, pendant des heures et des heures, et si j'ai faim je mange ce qui me tombe sous la main. En revanche, je peux rester des jours entiers sans boire. Mais pas eux, comme on l'a appris plus tard. Ces ahuris ont oublié de remplir leurs gourdes et quand on les a coincés à Camarón, ils n'avaient pas une goutte d'eau, seulement une bouteille de vin pour soixante et quelques, imaginez un peu, ce n'était même pas suffisant pour que la mort ait un goût plus doux. Je les ai vus se passer la bouteille de bouche en bouche. Le capitaine à la main en bois a bu lui aussi. Deux autres officiers ont bu et puis quelques soldats. "Offrez-nous en un coup, connard !", cria un des lanciers mexicains, et alors j'ai vu un des légionnaires uriner dans la bouteille, remettre le bouchon et nous la jeter en disant quelque chose dans une langue que je n'ai pas saisie. Il aurait mieux fait de garder son urine pour la suite, mais à ce moment-là il ne le savait pas. La bouteille fut comme un signal qui déclencha la fusillade. Tels que vous nous voyez, ou plus exactement tels que vous les voyez, parce que moi je ne suis pas soldat, avec leurs chemises en loques et leurs pantalons couleur de terre, comme ça, à première vue, on ne fait pas très peur, mais dans une vraie bataille, celui qui nous voit passer au triple galop en hurlant plus fort que les soldats du bataillon égyptien et que les chasseurs d'Afrique, celui qui nous voit d'abord de loin puis de plus en plus près, n'urine pas par plaisir, comme le légionnaire français, il chie de peur. Malheureusement, ce coup-là, les lances et les chevaux ne nous ont pas servi à grand chose et à vrai dire, les gars de la cavalerie ont beau en avoir et en avoir vu de toutes les couleurs dans les batailles, je vais vous avouer, on est pas très bons quand il faut se battre à pied. Une des premières balles des Français a tué un soldat qu'un de nos chevaux avait sur le dos. Mais quand la Providence est avec vous, à quelque chose malheur est bon. Les légionnaires avaient un couple de mules chargées de vivres et de munitions, de ces mules sans bride et sans licou qui ont appris à suivre un mulet et quand elles ont vu le cheval tout seul qui par pur hasard s'était approché de la ferme pour brouter, elles sont parties en courant à sa suite. Camarón, camarón... Les légionnaires devaient vraiment roupiller. Ils se sont mis à crier après les mules comme des possédés, pour qu'elles reviennent, et je me suis dit que c'était de vrais abrutis, comment des mules mexicaines peuvent-elles comprendre le français, ça ne veut pas dire que les mules comprennent ce qu'on leur dit, mais elles comprennent, si je m'explique bien. Bref, moi qui n'arriverais même pas à être soldat, je pourrais encore moins être légionnaire, mais si je l'avais été je les aurais tuées à mi-distance pour que personne n'ait les vivres et les munitions. A l'inverse, ce qui est arrivé c'est que les légionnaires se sont retrouvés non seulement sans eau, mais

également sans rien à manger. Après, le capitaine à la coule nous disait que ces légionnaires sont des démons qui supportent tout et qu'ils tirent leur force et leur paillardise de l'absinthe et d'un vin rouge et épais comme du sang ; il nous disait que ces légionnaires savent monter à dos de chameau et qu'ils tuent les bédouins comme des mouches, mais que quand on les attrape vivants, on connaît des cas où on les attache à un poteau pour que les chiens les dévorent tout crus, et eux ils restent sans piper mot, en plus, comme l'a dit le capitaine, ils sont tous malades de la sylphide ou d'un truc dans ce genre-là, ils ne sont plus qu'un chancre des pieds à la tête et c'est aussi ce qui en fait de vrais démons. Mais ici, ce n'est pas le cas, ils ne tiennent pas la route. Ici, macache. Ici, à Camarón, on va tous les tuer si les chiffres ne mentent pas. Car de leur côté, ils sont soixante et du nôtre, on est mille. Personne ne m'a appris à faire des soustraction et des additions. Je ne sais pas lire les chiffres ni les écrire sur une feuille de papier. Mais je sais additionner les fleurs et les charognards. Je sais soustraire les jours et les morts. Et je ne me trompe jamais. Les charognards ne se trompent pas non plus. C'est pour ça, ce coup-ci, malgré qu'il y a eu beaucoup plus de morts chez nous, les charognards ont commencé à faire des cercles, non pas au-dessus de nos têtes mais au-dessus du domaine de Camarón. Je dis qu'il y avait beaucoup de morts dans notre camp parce que les légionnaires, sur douze

Noticias del Imperio

Fernando del Paso



DIANA *abcdefghijklmnopq*LITERARIA

balles qu'ils tiraient, en logeaient une dans un Mexicain, tant ils étaient bons tireurs. Sur les onze restantes, une se perdait dans les airs, une autre faisait un plongeon dans le ruisseau et remontait le courant comme un saumon argenté ; une autre embrassait la poussière et zigzaguait comme un serpent ; une autre s'incrusta dans le tronc d'un acajou et en fit jaillir des étincelles bleuâtres, et une autre, vous n'allez pas le croire, et pourtant je l'ai vu, a tué l'oiseau-mouche que j'étais en train de regarder et, sans mentir, je vous assure que si vous visez un oiseau-mouche vous ne le touchez jamais, parce qu'il est plus petit qu'une balle et aussi rapide. Mais, par un pur hasard, cette balle n'a laissé du pauvre oiseau-mouche qu'un petit nuage de plumes, qu'est-ce qui pouvait en rester d'autre. Je me suis mis à compter les morts qu'ils nous coûtaient, mais comme nos morts étaient nombreux et dispersés dans tous les coins, j'ai préféré compter les légionnaires et comme dans la chanson des petits chiens j'ai dit Sur soixante légionnaires, un a été tué par une balle et il m'en est resté cinquante-neuf, sur cinquante-neuf légionnaires un autre a été tué par une balle et il m'en est resté cinquante-huit, et alors qu'il ne m'en restait plus que quelques-uns de vivants, je ne me suis pas perdu dans mes contes, mais j'ai dû arrêter de compter. Il était midi. Les légionnaires ont arrêté de tirer et nous aussi. Le silence s'est fait. Un silence énorme, de la même taille que le monde... ■

Traduit de l'Espagnol par Claude FELL.

Présence du Mexique en France

AU CENTRE CULTUREL

Sous l'impulsion de Mercedes Iturbe, le Centre Culturel du Mexique a organisé au cours de l'année 1989, nombre de manifestations diverses : expositions de photographies et de peintures, conférences, tables rondes, séances de cinéma. Il convient de signaler particulièrement le grand succès remporté par l'exposition "Guadalupe, Epiphanie pour un métissage" (28 mars-13 mai 1989) qui donna au public l'occasion de confronter les représentations traditionnelles de la Vierge de Guadalupe avec des œuvres d'artistes contemporains. Une autre manifestation qui retint l'attention de la presse et du public français fut l'exposition de poteries d'Ocumicho (village du Michoacán) sur des thèmes de la Révolution française. Du 1^{er} février au 10 mars 1990, le Centre a présenté, sous le titre "Des personnages et leur ombre" une série d'encres de l'artiste mexicain Gabriel Macotela.

La nouvelle directrice du Centre Culturel, M^{me} Yuriria Iturriaga de la Fuente, a tenu à inaugurer ses activités par une exposition qui reflète ses préoccupations d'anthropologue et de sociologue. Du 15 mars au 20 avril, une exposition présentant des photographies, des vêtements, des offrandes, des objets d'usage quotidien et d'usage rituel, a permis d'évoquer la vie quotidienne des Indiens Huicholes, ainsi que leurs croyances religieuses. Du 2 mai au 2 juin, le Centre Culturel présente un bel ensemble de céramiques de Guanajuato. Ces pièces, d'une haute qualité, sont dues au Maître Gorki Gonzalez.

ET A LA MAISON DU MEXIQUE

Fidèle à sa tradition, la Maison du Mexique à la Cité universitaire Internationale de Paris, reste un actif foyer de culture mexicaine. Au cours des derniers mois de 1989 et au début de 1990, le Dr Enrique Riva Palacio, Directeur, et le Comité de Résidents ont organisé une série de manifestations culturelles : expositions de peinture, concerts, conférences, tables rondes. A signaler particulièrement le Concert organisé le 20 novembre 1989 à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution mexicaine, et les récitals de piano de Claudia Machuca et de flûte et guitare de Miguel Angel et Fernando Villanueva. La *posada* de Noel, suivie d'une représentation du ballet folklorique de la Maison du Mexique, a remporté un vif succès, ainsi que les deux concerts d'improvisation de jazz organisés en janvier 1990. ■

Inaugurée le 13 mars 1990 au Grand Palais par M. Jack Lang, Ministre français de la Culture, et, du côté mexicain, par M. Victor Flores Olea, Président du Conseil National de la Culture et des Arts, l'Exposition "Art précolombien du Mexique" a été organisée par l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire du Mexique et par la



Figure anthropomorphe de prêtre.
Culture Huastèque post classique.

Réunion des Musées Nationaux de France et Olivetti.

Cette exposition qui se prolongera jusqu'au 30 juillet 1990, présente un choix de 130 pièces provenant du Musée d'Anthropologie de la Ville de Mexico et de musées provinciaux, qui permet d'effectuer un vertigineux voyage à travers la géographie et le passé du Mexique : périodes préclassique (1 500 à 100 av.J.C.), classique (100 av.J.C. à 900 ap.J.C.) et post-classique (900 à 1521 ap.J.C.).

Toutes les régions du Mexique sont présentes au Grand Palais. Des urnes funéraires, des vases effigies, des figurines zoomorphes (chiens de Colima) évoquent la civilisation de cultivateurs sédentaires de la côte du Pacifique. La culture des Mayas du Sud du Mexique (200/900 ap.J.C.) est représentée par des céramiques, des motifs anthropomorphes et zoomorphes exécutés avec réalisme. Beaucoup plus tôt épanouie, la culture olmèque du Tabasco (800/400 av.J.C.) est remarquable par la beauté formelle de ses sculptures : stèles, sarcophages ornés de masques de jaguars, figurines d'argile ou de jade représentant des enfants... La région centrale de l'Etat de Veracruz est représentée au Grand Palais par des objets en pierre de taille moyenne : haches votives en forme de tête humaine, jougs en forme de hibou... La civilisation huastèque des côtes nord du Golfe du Mexique (200/1521 ap.J.C.) est présente avec des figurines d'enfants et de hautes statues en pierre (déesse de la fécondité, prêtre...).

La région d'Oaxaca figure au Grand Palais à ses deux époques. De la première,

Trois demi finalistes mexicains participent au championnat international d'orthographe française

Trois demi finalistes mexicains appartenant respectivement aux catégories senior professionnel, senior non professionnel et junior, participèrent, le 1^{er} décembre 1989, à Paris, au championnat international d'orthographe française organisé par Antenne 2 et la revue "Lire". Sur les deux mille candidats originels, une série d'épreuves éliminatoires avaient permis de sélectionner 252 demi finalistes : 132 français et 120 personnes originaires de 45 pays francophones ou non francophones. En dépit des extrêmes difficultés d'une dictée semée d'embûches, le mexicain Cristian Merret Mailloux se classa second dans la catégorie senior professionnel ressortissant d'un pays non francophone. ■

Deux journaux mexicains à Paris

La colonie mexicaine de Paris possède deux mensuels qui informent le public sur toutes les activités mexicaines dans la capitale française.

Journal bilingue dirigé par Nicolas Jimenez Roldan, "Paris Mexico" (3 000 exemplaires) publie, dans son numéro de février 1990 une étude sur le roman mexicain actuel, ainsi que des articles historiques (sur les Aztèques). Le numéro de mars était consacré à l'art précolombien du Mexique.

Journal trilingue dirigé par la mexicaine Guadalupe Bocanegra, SOL a SOL (50 000 exemplaires) étend son intérêt à tous les pays du monde ibéro-américain. Le numéro de mars était lui aussi consacré au Mexique à l'occasion de l'inauguration de l'exposition d'Art précolombien. ■

L'art précolombien du Mexique au Grand Palais de Paris

celle de Monte Alban (culture zapotèque, 200/900 ap.J.C.) on remarquera surtout l'urne anthropomorphe très ouvragée représentant Xipe, dieu des orfèvres. De l'époque mixtèque (1300/1521 ap.J.C.), la figure la plus frappante est celle qui représente Coqui-Bexelao, dieu de la mort.

La plus riche moisson d'objets d'art provient du Plateau Central à ses trois époques. La plus ancienne, celle de Teotihuacan (début de notre ère à 750 ap.J.C.) est représentée par des braseros en argile très ouvragés, des masques anthropomorphes... Un peu plus récente, la culture des Toltèques de Tula (850/1250 ap.J.C.) impose sa présence par des statues en pierre d'aspect hiératique, dont la plus caractéristique est le grand Atlante. La culture la plus récente, celle des Aztèques (du XIV^e au XVI^e siècle de notre ère) est remarquable par le réalisme de ses



Chevalier-aigle.

sculptures : visage du chevalier-aigle, silhouette contournée du bossu, effigie d'Elécatl, dieu du vent. ■

Le Chancelier Solana à Paris

Accompagné de trois sous-secrétaires d'Etat et de divers fonctionnaires, le Ministre des Relations Extérieures du Mexique, M. Fernando Solana Morales, venant de Berlin, effectua une visite officielle à Paris du 6 au 8 février 1990, afin de co-présider, avec le Ministre français des Affaires Etrangères, la Commission binationale France-Mexique. Alors que les diverses sections se réunissent jusqu'à ce jour à des dates différentes, tantôt à Mexico, tantôt à Paris, la Commission binationale a, pour la première fois, réuni à Paris, cette année, les diverses sections (économie-finances, science-technologie, culture-éducation) pour établir conjointement le bilan de la coopération entre les deux pays et pour étudier des plans d'avenir. La Commission a étudié les possibilités de participation française, financière et technique, à certains grands projets mexicains : prolongement du métro de Mexico, agrandissement de certains ports, privatisation de la Compagnie des téléphones du Mexique, télécommunications, production et distribution d'énergie électrique, travaux d'adduction d'eau, protection du milieu naturel, lutte contre la pollution dans la Vallée de Mexico... Ces projets et les programmes mis au point dans les secteurs de l'éducation et de la santé supposent l'échange de 240 experts de diverses spécialités dont 160 français qui se rendront au Mexique. Le nombre des boursiers mexicains effectuant en France des stages de

cours des deux années à venir. En outre, un accord de coopération a été conclu entre l'Institut Français du Pétrole et l'Institut Mexicain du Pétrole.

Dumas : la France ne négligera pas l'Amérique Latine

Au cours de ses entretiens à Paris avec M. Roland Dumas, le Chancelier Solana a sollicité l'appui de la France pour la conclusion d'un nouvel accord de coopération "de troisième génération" entre le Mexique et la CEE. Pour sa part, M. Roland Dumas a donné à son homologue mexicain l'assurance que la France "en dépit des profonds bouleversements auxquels nous assistons aujourd'hui sur le continent européen, ne détournera pas l'attention et l'intérêt qu'elle porte aux autres régions du monde, en particulier à l'Amérique Latine".

Le Chancelier Solana s'est également entretenu à Paris avec M. J.M. Rausch, Ministre français du Commerce Extérieur, ainsi qu'avec le Président élu du Brésil, de passage à Paris, et le Directeur Général de l'UNESCO.

Le Chancelier se rendit ensuite en visite au Maroc, où il inaugura - en compagnie du nouvel et premier ambassadeur du Mexique dans ce pays, M. Salvador Campos Icardo - le siège de la nouvelle ambassade permanente établie à Rabat, dans le cadre de la politique de développement et diversification des relations diplomatiques. ■

NOUVELLES BREVES

Promotion de "l'Aguacate" (Avocat)

Les services commerciaux de l'Ambassade du Mexique en France ont organisé au cours du quatrième trimestre 1989 une campagne de promotion de l'aguacate (avocat), variété Haas, des hauts plateaux du Mexique. Le Mexique est le premier producteur du monde et ses exportations de ce fruit exotique vers la France sont en pleine expansion : 1986 : 1 193 Tonnes ; 1987 : 1 502 Tonnes ; 1988 : 6 858 Tonnes ; 1989 : 7 101 Tonnes.

Victor Gutierrez à Paris

Le sculpteur mexicain Victor Gutierrez a présenté, à la Galerie Miromesnil, dans le cadre de l'exposition Benaim, une trentaine de gracieuses sculptures en bronze représentant les gestes, les poses, les danses des femmes mexicaines. (7-30 novembre 1989).

Exposition Agueda Lozano

La galerie Nouvellet (rue de Seine Paris) a présenté du 14 au 25 novembre 1989, une exposition d'œuvres récentes d'Agueda Lozano : peintures abstraites à dominante blanche, et aussi ouvrages de sculpture, puisque l'artiste s'engage dans cette voie nouvelle.

Le "Bon Plaisir" de Carlos Fuentes

Dans la série "le bon plaisir" "France-Culture" a consacré un programme de trois heures et demi (6 janvier 1990) à Carlos Fuentes, sa vie et son œuvre, avec la participation de l'auteur, de Juan Goytisolo, de Régis Debray et d'autres personnalités intellectuelles. ■

Prix Juan Rulfo 1989

Le Prix Juan Rulfo 1989 a été attribué (27 septembre 1989) à l'écrivain vénézuélien Salvador Garmendia, pour sa brève nouvelle intitulée "Tan desnuda como una piedra" (Aussi nue qu'une pierre). Une mention spéciale a été décernée à l'écrivain cubain Jesús Díaz pour sa nouvelle "Palabras para Luisa" (Paroles pour Louise). Cinq autres mentions ont été octroyées à deux auteurs argentins et trois cubains.

Le Prix Juan Rulfo a été institué par le Centre Culturel du Mexique et Radio France Internationale, en vue de récompenser - par l'octroi d'une somme de 30 000 F - de brefs récits en Espagnol n'excédant pas 20 pages. Ce prix, décerné en 1989 pour la sixième fois, suscite, dans les pays de langue espagnole un vif intérêt attesté par le nombre croissant des candidats : 2 224 en 1989. Le septième concours, est ouvert depuis le début de l'année 1990. La date limite d'envoi (au Centre Culturel ou à Radio France Internationale) est fixé au 30 juin 1990. Les résultats seront proclamés en octobre 1990. ■

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

seconde époque n° 24

1^{er} Semestre 1990

SOMMAIRE

COUVERTURE : *Xipe, dieu des orfèvres, urne anthropomorphe, culture zapotèque, Monte Alban, Oaxaca. Musée National d'Anthropologie, México.*

PREMIERE PARTIE

Le Souvenir d'Alfonso Reyes	2 ^e de couverture
Alfonso Reyes, mexicain universel,	à 6
par José Luis Martínez	2 ^e de couverture
Vision de l'Anáhuac, extrait	et 1
Alfonso Reyes vu par Jaime Torres Bodet et Valery Larbaud	2 et 3
In mémoriam, par Jorge Luis Borges	2
– Deux mexicains à Paris : Alfonso Reyes et Angel Zárraga, par Paulette Patout	3
	4 à 6

BULLETIN D'INFORMATION N° 6	I à IV
--	--------

Modernisation et Justice Sociale : les deux idées directrices de l'administration actuelle exprimées dans le premier rapport de gouvernement du Président Salinas de Gortari – Faits et perspectives – L'embellie économique.

L'actualité mexicaine : Vers une nouvelle Réforme Agraire, par Samuel Ramos.	7
---	---

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE

Le Souvenir d'Alfonso Reyes :	8 et 9
Brève chronologie	8
Lumineuse Iphigénie par Ramón Xirau	8
Iphigénie cruelle (extrait)	9
Témoignages de Silvio Zavala, Octavio Paz, Carlos Fuentes	9

DEUXIEME PARTIE

Noticias del Imperio – Camarón, Camarón par Fernando del Paso (bonnes feuilles)	10 et 11
---	----------

TROISIEME PARTIE

Le Mexique à Paris l'Art Précolombien du Mexique au Grand Palais – Le Chancelier Solana à Paris – Activités de La Maison du Mexique et du Centre Culturel du Mexique – Autres informations	p.12 et 3 ^e de couverture
---	--------------------------------------

Comité éditorial

Manuel TELLO - Ambassadeur du Mexique en France
Francisco DEL RIO - Ministre
Alvaro URIBE - Attaché Culturel, Directeur - Gérant
Elena de RIBERA - Attachée de Presse,
Responsable de l'Édition

SOUS LE HAUT PATRONAGE DU "BANCO DE MEXICO
AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
9, RUE DE LONGCHAMP
75116 PARIS

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs : la reproduction partielle ou intégrale de ces textes et des informations, reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Dépôt légal en 1990 (1^{er} trimestre)
Imprimé par Interprim 47.05.95.44

Bulletin d'information



Supplément
des "Nouvelles
du Mexique

Premier semestre 1990

BILAN D'UNE PREMIÈRE ÉTAPE

Modernisation et Justice Sociale :

Les deux idées directrices de l'Administration actuelle

Bilan de la première étape de gouvernement du Président Salinas de Gortari et énoncé des normes nouvelles qui inspirent l'action gouvernementale, ce premier rapport tranchait, sur bien des points, avec la coutume établie. D'abord par la date, déplacée du 1^{er} septembre au 1^{er} novembre par la réforme constitutionnelle de 1986. En outre, les porte-paroles des partis politiques – PAN, PRD, PARM, Groupe Parlementaire Indépendant et PRI – ont, pour la première fois, exposé les points de vue de leurs groupes respectifs préalablement au discours du Chef de l'Etat. Le monologue fait place au dialogue.

"La modernisation nationaliste et populaire constitue la meilleure défense de la souveraineté nationale et le moyen le plus rapide d'élever le bien être du peuple mexicain". Cette phrase résume l'essentiel du rapport. Dans un environnement international changeant, en plein essor technologique, le Mexique doit, en effet, se moderniser pour que son industrie et son commerce soient en mesure de concurrencer ceux des pays rivaux.

Place à la Société Civile

La conjoncture intérieure ne plaide pas moins impérieusement en faveur de la modernisation. Au cours des soixante années écoulées, le progrès de l'éducation et le développement économique ont créé – et tel était l'un des objectifs de la Révolution – une société nouvelle, émancipée, plus complexe et mieux informée, plus

désireuse de participer à toutes les activités de la vie nationale. L'Etat doit laisser une plus grande marge d'action à cette société civile et aux groupements qui la composent : syndicats, associations, partis politiques. Dans la mesure même où la politique du régime a été féconde, où elle a entraîné des transformations sociales radicales, il importe aujourd'hui de **"créer de nouveaux schémas de participation et de relation politique"**. L'exercice de l'autorité laisse une large place au pluralisme, à la concertation en vue d'aboutir à un consensus. A cet égard, le Président a cité en exemple le long processus de concertation, dans le cadre de la Chambre des Députés et de la Commission Fédérale Electorale, qui a permis d'engager la réforme électorale. **Tous les partis ont présenté des initiatives. Au cours de sa session extraordinaire, le Congrès a voté une importante réforme constitutionnelle qui définit une organisation électorale plus impartiale, un système de représentation plus équitable. Aucun parti ne disposait d'un nombre de voix suffisant pour réaliser, seul, une modification de la Constitution (1). Celle-ci est, donc, le résultat d'une intense confrontation de points de vue et d'un accord entre les partis qui l'ont soutenue.**

Affirmant qu'il importe de **"mener à bien la modernisation électorale"**, le Président a déclaré que son gouvernement poursuivrait cet effort, qu'il appelait tous les partis politiques à y participer, et qu'il était et demeurerait ouvert au dialogue.

Libéralisme économique bien tempéré

Sur le plan économique aussi le domaine de l'Etat recule pour faire place à l'initiative privée. Et, là encore, cette évolution est imposée par le succès de la période antérieure. Les réformes édictées par les gouvernements issus de la Révolution **"on permis à notre patrie de connaître une époque de croissance et de développement surprenants. Les succès notables de l'intervention de l'Etat dans le passé ont contribué à engendrer presque quatre décennies de croissance continue"**. Mais aujourd'hui, dans une conjoncture économique nouvelle, le **"gigantisme"** de l'Etat et la **"bureaucratization"**, **"asphyxient l'initiative privée"** et deviennent ainsi des obstacles pour le développement. **"La crise nous a enseigné qu'un Etat doté de larges attributions n'est pas forcément le plus efficace ; qu'un Etat patron n'est pas aujourd'hui le plus équitable"**. De là, l'impérieuse nécessité de privatiser nombre d'entreprises publiques, afin que l'Etat puisse concentrer son attention et son activité sur ses tâches spécifiques.

Ceci ne signifie pas que l'Etat abandonne entièrement l'économie à l'initiative privée. Le Président a proclamé le caractère **"irréversible"** de la propriété de l'Etat sur les

(1) Selon l'article 135 de la Constitution, tout amendement constitutionnel doit être approuvé par le Congrès à la majorité des deux tiers des votants. Ne détenant pas cette majorité élargie, le PRI a dû négocier l'appui d'autres groupes parlementaires pour faire voter la réforme constitutionnelle.

ressources naturelles spécifiées par la Constitution (Articles 27 et 123), et de son contrôle sur les entreprises stratégiques qui exploitent directement ces ressources : Petroles Mexicains (PEMEX), Commission Fédérale de l'Electricité, Minéraux radioactifs et production d'énergie nucléaire, chemins de fer, et institutions sociales fondamentales telles que la CONASUPO (2).

L'Etat n'entend pas non plus abandonner à l'initiative privée sa mission spécifique qui consiste à encadrer et à orienter le développement économique. **"L'Etat dispose aujourd'hui de formidables instruments - politiques des dépenses et des rentrées, tarifs douaniers, politique des prix et des subsides, sans omettre la forteresse que constituent les entreprises stratégiques - pour déterminer l'orientation que doit prendre le développement économique"**.

Droits humains et sécurité

Le Président a rappelé qu'au cours des onze premiers mois de son administration, des élections ont eu lieu dans dix Etats de la Fédération, et que les partis ont dû **"se plier à la nouvelle réalité d'un éventail idéologique élargi et diversifié"**. Le Chef de l'Etat a souligné qu'en cette même journée du 1^{er} novembre 1989 où il présentait au Congrès son premier rapport de gouvernement, un représentant d'un parti d'opposition prenait possession, **"pour la première fois dans l'Histoire du Mexique moderne"**, du siège du gouverneur de l'un des Etats de la Fédération (celui de Basse Californie).

Dans le cadre d'une politique de respect des opinions, le gouvernement a amnistié 1 411 citoyens, auteurs de délits de droit commun inspirés par des revendications sociales.

Pour assurer la sécurité des personnes, le gouvernement s'est attaché à réorganiser et à renforcer les organismes - Ministère Public et Police - chargés de prévenir et de réprimer la délinquance. Il s'est également efforcé de lutter contre la corruption à tous les échelons de l'administration.

Guerre totale contre le trafic de drogue

Des coups très durs ont été assésés au trafic de drogue par la police. Neuf mille personnes ont été emprisonnées, et 188 bandes de trafiquants ont été démantelées. L'armée (qui affecte en permanence à cette tâche 14 000 officiers et soldats) poursuit méthodiquement ses activités en ce domaine : destructions de plantations de pavots, saisie de drogues et aussi d'armes, d'avions et de véhicules utilisés par les trafiquants.

Croissance et niveau de vie

Une impulsion nouvelle a été donnée au tourisme qui, avec cinq millions de visiteurs au cours des neuf premiers mois de 1989, est loin d'avoir atteint la limite de ses possibilités. La réorganisation du Fond National

de Développement du Tourisme permettra d'appuyer des projets de grande envergure et de créer des pôles touristiques.

Mais si la croissance, en tous les domaines, est la condition **sine qua non** du relèvement du niveau de vie, elle n'est pas, en elle-même, suffisante. Aussi le gouvernement consacre-t-il toute son attention à ses tâches sociales prioritaires : programmes de formation professionnelle, service national de l'emploi. Les salaires minimes ont augmenté de 8 % en janvier 1989 et de 6 % en juillet, alors que les prix des articles de première nécessité (le panier de la ménagère) ont augmenté seulement de 6,7 % entre janvier et septembre. L'évolution des salaires contractuels a été en général plus favorable.

Aussi assiste-t-on à un léger relèvement du salaire réel, **"bien insuffisante encore pour compenser la détérioration subie au cours des dernières années"**. A l'avenir, **"la croissance et la productivité, dans un contexte de faible inflation, permettront une revalorisation graduelle, mais générale et stable, du pouvoir d'achat des travailleurs"**. Déjà le nombre des préavis de grève (4.600 au cours des neuf premiers mois de 1989) a diminué de 58 % par rapport à la période correspondante de 1988. Seules 3 % des grèves prévues ont été effectives. La grande majorité des conflits - y compris ceux de Cananea et de Sicarta - ont été résolus par la voie de la négociation et du compromis, sous les auspices des Commissions de Conciliation et d'Arbitrage.

La solidarité au secours de l'extrême pauvreté

Les ressources dégagées grâce à la réduction de la dette, aux économies budgétaires et aux privatisations permettront de financer les programmes d'intérêt social : éducation, recherche scientifique, santé, sécurité sociale, logement populaire, ainsi que la lutte contre la pollution et la préservation du milieu naturel, deux problèmes que figurent désormais parmi les priorités fondamentales du gouvernement.

Les **"injustices poignantes"** qui subsistent dans la société mexicaine exigent le maintien d'une politique d'assistance et de subsides. La CONASUPO a été réorganisée afin que, grâce à un système de bons, ses ventes à bas prix de produits de première nécessité soient exclusivement réservées aux économiquement faibles.

Le Président a insisté à diverses reprises, dans son rapport au Congrès, sur les dures conditions de vie qu'il a pu constater au cours de ses nombreuses tournées dans les communautés indigènes, les villages isolés et les zones arides. Face à **"l'extrême pauvreté"**, le Président a lancé un **"Programme National de Solidarité"** comportant de nombreuses actions (44.000 ont été mises en œuvre cette année) dans les banlieues populaires et les zones rurales : création d'infirmeries, d'unités médicales, de foyers de jeunes, d'entrepôts de

vivres, électrification, percement de chemins, financement de nouvelles activités productrices.

La voix du Mexique est plus écoutée

Le Président, s'est félicité de **"l'intensité inhabituelle des contacts politiques avec l'extérieur"**. **"Je me suis entretenu dit-il avec 29 Chefs d'Etat ou de gouvernement, et j'ai pu constater un grand intérêt pour notre pays. La voix du Mexique est plus forte"**.

Le Président a souligné l'amélioration des relations avec les Etats-Unis. **"La relation avec un voisin aussi puissant ne sera jamais facile"**. Mais des points de convergence se sont précisés : intensification de la lutte contre le trafic de drogue, préservation du milieu naturel. Des accords ont été signés en vue **"d'assurer à nos produits un accès plus large et plus stable au marché nord-américain"**. Les Etats-Unis ont appuyé le Mexique dans ses négociations pour la réduction de la dette. Et **"de nouveaux mécanismes seront établis en vue de défendre les droits humains et professionnels des travailleurs mexicains immigrés aux Etats-Unis"**.

Le Chef de l'Etat a souligné le caractère prioritaire de la relation avec l'Amérique Latine. L'institutionnalisation du "Groupe de Rio" permet **"à nos nations de s'exprimer de plus en plus d'une seule voix dans les forums internationaux"**. Le Mexique appuie tous les efforts de pacification et de reconstruction économique en Amérique Centrale et a réaffirmé sans ambiguïté le principe de l'autodétermination du Panama et de la non intervention dans les affaires intérieures de ce pays.

Évoquant le voyage qu'il effectua en juillet dernier au Venezuela, en Colombie, en France, et en Espagne, le Président Salinas de Gortari a rappelé que sa visite officielle à Paris, à l'occasion des fêtes du Bicentenaire, lui a permis de s'entretenir avec les Chefs d'Etat ou de gouvernement des pays les plus industrialisés, ce qui a facilité l'ultime étape de la renégociation de la dette. En Espagne, étape finale du grand voyage, des négociations ont été entreprises en vue de la conclusion d'un **"traité général de coopération et d'amitié"**. **"L'Espagne n'est pas seulement pour nous une intime présence culturelle, mais aussi une voie d'accès préférentielle à l'Europe du futur"**, qui se prépare à constituer, en 1992, un marché unique, **"le plus grand du monde"**, avec lequel le Mexique souhaite accroître ses échanges. Par ailleurs, la nouvelle administration souhaite **"affirmer la présence du Mexique dans le bassin du Pacifique, la zone la plus dynamique de croissance économique et d'innovation technologique"**. Le Mexique espère, en particulier, resserrer ses liens de coopération avec le Japon. ■

(2) Compagnie Nationale de Subsistance Populaires (organisme qui vend à bas prix des biens de première nécessité).

Faits et

perspectives

Réforme électorale

Après dix mois de négociations, la réforme électorale a été votée le 16 octobre 1989 par 346 voix contre 70. L'appui donné au projet par le PAN (droite), qui a joint ses voix à celles du PRI (gouvernemental) a permis d'atteindre la majorité des deux tiers exigée pour toute modification constitutionnelle. La réforme, qui modifie sept articles de la Constitution, remplace la Commission Fédérale Electorale par un "Organisme supérieur électoral" et crée en outre un "Tribunal Electoral Autonome" chargé de garantir l'objectivité, l'impartialité et la légalité des élections. Une commission pluripartite de 21 députés élaborera le nouveau Code Electoral qui sera soumis à l'approbation du Congrès.

PANAMA : Condamnation de l'intervention

A la suite de l'intervention militaire nord-américaine au Panama, le Gouvernement mexicain a publié (19 décembre 1989) un communiqué exprimant "sa plus ferme condamnation du recours à la force armée comme moyen de résoudre les conflits internationaux". Rappelant que "depuis le début de la crise panaméenne, le Mexique a préconisé une solution par la voie diplomatique dans le cadre de l'OEA" et qu'il a "censuré la conduite de Manuel Noriega et insisté sur la nécessité de s'attaquer radicalement au trafic de drogue", le communiqué conclut néanmoins que "la répression des délits internationaux ne saurait motiver une intervention à l'encontre d'une nation souveraine".

ESPAGNE : Relations privilégiées

Le Roi D. Juan Carlos et la Reine D. Sofia sont arrivés à Mexico le 10 janvier pour une visite d'Etat de 5 jours. Au cours du repas de gala offert à cette occasion, le Président mexicain s'est prononcé pour l'établissement de "relations privilégiées permettant de construire ensemble, pour nos deux nations, un avenir de progrès et de justice". Les deux ministres des Relations Extérieures signèrent (11 janvier), en présence des deux chefs d'Etat, un Traité Général de Coopération et d'Amitié, qui établit des liens étroits dans tous les domaines : dialogue politique (visites fréquentes et concertation politique au plus haut niveau), échanges commerciaux et culturels, transferts de technologie, coopération économique, financière et juridique. En matière diplomatique, chaque pays assurera la protection des ressortissants de

l'autre partie, dans les contrées où leur propre gouvernement ne dispose pas de représentation consulaire. Des entreprises mexicaines s'associeront avec des firmes espagnoles afin de pénétrer dans le marché commun européen. Un montant total de 4 milliards de dollars (crédits, investissements et co-investissements) permettra la mise en œuvre de projets conjoints.

DROGUE : Lutte totale

Le Gouvernement mexicain, appuyé par le Congrès a protesté énergiquement contre un programme de la chaîne de TV - nord américaine NBC (7/9 février 1990) accusant le Mexique de passivité face aux trafiquants de drogue. Les autorités mexicaines ont rappelé que la lutte menée sans trêve par l'armée et la police, a été renforcée par la nomination d'un Procureur Général adjoint chargé du dossier drogue. Décision qui entraîna de fructueux résultats : démantèlement de 345 bandes de trafiquants, arrestations de 10 886 délinquants, saisie de 687 kilos d'opium, 586 tonnes de marijuana et 40 tonnes de cocaïne.

Après l'arrestation spectaculaire à Guadalajara du trafiquant M.A. Felix Gallardo, une autre cause attira l'attention de la presse étrangère : le jugement (également dans l'Etat de Jalisco, décembre 1989) des trafiquants Rafael Caro Quintero et Ernesto Fonseca Carrillo, accusés de l'assassinat de l'agent nord-américain Enrique Camarena. Les deux inculpés furent condamnés respectivement à 116 et 144 ans de prison.

Le Président du Mexique en Europe

Après avoir visité la France et l'Espagne (juillet 1989), le Président Salinas de Gortari a effectué (26 janvier/3 février 1990), une seconde tournée européenne qui l'a conduit au Portugal, en Angleterre, en RFA, en Belgique et en Suisse. Objectifs du voyage : diversifier le commerce extérieur, obtenir des investissements, et face aux événements de l'Est européen, persuader les dirigeants de la CEE de ne pas négliger l'Amérique Latine. Le Chef d'Etat mexicain s'est entretenu avec le Président Mario Soares, M^{me} Thatcher, le Chancelier Kohl, le Roi des Belges et son Premier Ministre, M. Martens, ainsi qu'avec M. Delors, Président de la Commission de la CEE. En Suisse, il a rencontré le Président de la Confédération helvétique, et le Directeur Général du GATT. Au cours de ses réunions avec les représentants de la banque, de l'industrie, des milieux d'affaires, le Président a mis l'accent sur le redressement et la modernisation de l'économie mexicaine et sur les nouvelles perspectives offertes aux investisseurs. Invité à prononcer le discours inaugural du XX^e Forum Economique Mondial de Davos le Président a déclaré : *La communauté internationale trouvera au Mexique un espace intéressant pour ses initiatives, et aussi une terre féconde en créativité et en enthousiasme, qui aspire à contribuer à édifier le monde du prochain millénaire*. ■

Nouvelles brèves

UNESCO - Le Ministre mexicain de l'Education Publique, M. Manuel Bartlett Diaz a été élu membre du Conseil exécutif de l'UNESCO (28 octobre 1989).

ANALPHABETISME - Au cours du VIII^e Congrès National des Economistes, le Dr Hector Morales Corrales a fait savoir qu'en 60 ans, (1930-1990) l'analphabétisme au Mexique est tombé de 61,5 % à 5,6 % (25 octobre 1989).

REMANIEMENT MINISTERIEL - En remplacement de M. Jorge de la Vega Dominguez (nommé conseiller auprès du Président de la République), le Professeur Carlos Hank Gonzalez, jusqu'alors Ministre du Tourisme, a été appelé par le Chef de l'Etat au poste de Ministre de l'Agriculture et des Ressources Hydrauliques. Au Ministère du Tourisme, le Président Salinas de Gortari a nommé l'ex-Gouverneur de Quintana Roo, M. Pedro Joaquín Coldwell (4 janvier 1990).

METRO DE MEXICO - Le Département du DF a annoncé (9 janvier 1990) la mise en œuvre au cours des 5 années 1990-1994 d'un nouveau système de transport du grand Mexico. Le metro sera prolongé de 34 kms, et le train léger de 5. En outre, 4 500 autocars et autobus seront mis en service.

TRANSFERTS DE TECHNOLOGIE - Le Ministre du Commerce et du Développement Industriel a annoncé (9 janvier 1990) des mesures destinées à stimuler les transferts de technologie vers le Mexique : protection du secret industriel, assouplissement des formalités, facilités pour le paiement des "royalties" à l'étranger.

CANADA - Le Chancelier F. Solana, accompagné de plusieurs ministres (Finances, Commerce/Industrie, Développement Urbain/Écologie, Agriculture, Tourisme, Procureur Général de la République) a co-présidé avec son homologue canadien (Ottawa, 22/23 janvier 1990), la VII^e réunion de la Commission Binationale Mexique-Canada, en vue d'accroître les relations entre les deux pays dans tous les domaines : échanges commerciaux et culturels, coopération économique et scientifique. Les accords préparés à cette occasion furent signés lors de la visite que le Premier Ministre Canadien, M. Brian Mulroney, effectua à Mexico du 15 au 18 mars 1990.

EGLISE - Le Président Salinas de Gortari a nommé M. Augustin Tellez Cruces en qualité de représentant personnel au Vatican. Le Souverain Pontife, qui a désigné en tant que représentant personnel auprès du Président mexicain, Mgr Luis Reynoso Cervantes, évêque de Guernavaca, a effectué un voyage au Mexique au mois de mai 1990.

RELATIONS MEXIQUE-CHILI - Le Mexique a décidé de renouer avec le Chili les relations diplomatiques rompues en novembre 1974 en raison de l'attitude de la junte militaire. Le Président Salinas de Gortari, en visite officielle au Chili, à cette occasion (24 mars 1990) a reçu à Santiago du Chili un accueil enthousiaste. Il a lancé, conjointement avec le nouveau président, du Chili, un appel à l'unité latino-américaine.

AMÉRIQUE CENTRALE. DEVELOPPEMENT AU SERVICE DE LA PAIX - Le Mexique participe avec la Colombie, le Venezuela, les "douze" de la CEE, les 5 pays centre-américains bénéficiaires de l'aide, et le Panamá, à la réunion "San José VI" (Dublin, 9/10 avril) consacrée à l'aide à l'Amérique Centrale : financement, transferts de technologie, développement industriel, assistance alimentaire, appui à l'intégration régionale, secours aux réfugiés, révalorisation des produits d'exportations. ■

L'embellie économique

La signature à Mexico, le 4 février 1990, de l'accord sur la réduction de la dette, est venu couronner une période de redressement de l'économie mexicaine. Ce redressement amorcé en 1987 et précisé au cours des 15 premiers mois de la nouvelle administration, s'explique par l'adoption d'une nouvelle stratégie économique complète orientée vers la modernisation.

Mais une modernisation qui ne renie en rien les principes de la Révolution mexicaine. "Nous sommes une mémoire et nous avons une histoire" a déclaré le Président Salinas de Gortari, dans son premier rapport de gouvernement (1^{er} novembre 1989). Et il a précisé sa pensée en ces termes "Nous changeons parce que nous entendons convertir en réalité notre révolution".

L'inflation jugulée

Tous les experts financiers ont souligné les brillants résultats de la concertation entre les principaux secteurs du pays en vue de la baisse de l'inflation et de la reprise de la croissance. De fait, les effets conjugués de la concertation sociale et de la discipline fiscale ont permis d'abaisser l'inflation à son plus bas niveau depuis dix ans, 19,7 % pour l'année 1989. Par ailleurs le Mexique obtenait, dès le premier semestre 1989 un taux de croissance de 2,4 %. Pour l'ensemble de l'année 1989, le taux de croissance a été de l'ordre de 2,9 %.

La politique des changes – épine dorsale du nouveau pacte –, qui prévoit une dévaluation d'un peso par jour par rapport au dollar, a pu être poursuivie, puisque la compétitivité du peso a été maintenue grâce à la réduction des taux d'intérêt et au ralentissement du rythme de l'inflation.

Ainsi la concertation entre les partenaires économiques a facilité la mise en œuvre de la stratégie visant à atteindre les trois objectifs fixés par le Plan National de Développement 1989-1994 : la consolidation de la stabilité économique, l'accroissement des ressources destinées aux investissements et la modernisation de l'appareil producteur.

Les réserves de la Banque du Mexique

Grâce au comportement des principales composantes de la balance des paiements, les réserves d'or et de devises de la Banque du Mexique atteignent, au 31 octobre 1989, le chiffre de 7 324 millions de dollars. Le retour des capitaux mexicains expatriés contribua à ce résultat. Ces retours évalués à trois milliards de dollars, constituent d'ores et déjà une preuve évidente du haut degré de confiance des investisseurs dans la politique du gouvernement.

La renégociation de la dette extérieure

Résumant les diverses étapes de la renégociation de la dette extérieure du secteur public - accords avec les organismes internationaux, puis avec le Club de Paris et avec la banque commerciale privée - le Président Salinas de Gortari a souligné que les lenteurs et les difficultés de la négociation avec les banques privées étaient dues principalement au caractère innovateur des schémas proposés par notre pays. Il remarqua que, dans les négociations avec des organismes publics ou privés, les impératifs que nous avons mis en lumière ont fini par prévaloir : nécessité de réduire le montant de la dette, d'abaisser les taux d'intérêt et d'apporter des ressources neuves, permettant la reprise de la croissance. De fait, toutes les banques créditrices ont signé, le 4 février dernier, l'accord sur la réduction : 49 % d'entre elles ont choisi la solution consistant à réduire de 35 % le montant de la dette, tandis que 38 % acceptaient de réduire le taux d'intérêt. Finalement - et ceci doit être interprété comme une marque de confiance - 13 % des banques créditrices ont choisi la troisième solution : l'octroi au Mexique de nouveaux crédits.

Modernisation financière

Le programme de modernisation financière constitue l'un des aspects de la mise à jour de l'économie nationale. Entre les principales mesures adoptées, il convient de citer la libre détermination des taux d'intérêt et des échéances en ce qui concerne les instruments financiers émis par les banques, ainsi que l'abrogation de la disposition qui obligeait les banques à déposer à la Banque du Mexique une importante partie de leur avoir - obligation qui constituait une sorte de crédit obligatoire au gouvernement -. A signaler également l'élimination des réglementations excessives et la création de nouveaux instruments pour la captation de l'épargne et des investissements.

La banque commerciale est maintenant en mesure de lutter contre ses concurrentes sur des bases plus saines en vue de la captation de l'épargne. En même temps les organismes de crédit au développement pourront plus sûrement canaliser les ressources vers les entreprises qui en ont réellement besoin, ce qui permettra d'éliminer la bureaucratie et les inefficacités.

La privatisation progressive des assurances fait partie du même schéma. Les sociétés d'assurances, dont la majorité des actions resteront en des mains mexicaines, sont déjà ouvertes aux investissements étrangers. Deux objectifs seront ainsi atteints : les entreprises de ce secteur

seront plus compétitives, et l'Etat libérera des ressources qui seront orientées vers des secteurs prioritaires.

Investissements étrangers et commerce extérieur

Le nouveau règlement sur les investissements étrangers "établit des normes claires et automatiques, élimine l'arbitraire bureaucratique et garantit une plus grande sécurité juridique. En facilitant les formalités légales nécessaires, ce nouveau régime favorise les investissements avantageux pour le pays". Depuis sa promulgation en mai 1988, le nouveau règlement a permis l'octroi de nouveaux investissements - ou promesses d'investissements - de l'ordre de deux milliards de dollars.

L'appareil producteur national se modernise et devient plus compétitif ; il a pu affronter avec succès les épreuves de l'ouverture commerciale et de la privatisation. Dans le secteur de l'industrie automobile, les facilités octroyées ont permis de construire au Mexique l'automobile la plus économique du monde.

Dans le domaine du commerce extérieur - si étroitement lié aux marchés étrangers -, l'administration a resserré l'éventail des tarifs douaniers, afin de favoriser une plus grande compétitivité. On a également créé pour la promotion des exportations une commission mixte, en vue d'offrir des solutions rapides aux problèmes qui se posent aux entreprises exportatrices.

Le Mexique participe activement à l'actuelle ronde de négociations du GATT, en s'efforçant d'obtenir que ces conversations aboutissent à un système normatif plus juste, plus solide et plus équitable pour les transactions commerciales internationales. Aujourd'hui, les exportateurs du pays participent à ces conversations aux côtés des représentants du gouvernement.

En acceptant leur présence, l'actuelle administration a, une fois de plus, traduit ses promesses en actes. Ce qui n'a pas peu contribué à créer, dans les milieux financiers, l'atmosphère de confiance dont témoigne la récente évolution de la Bourse de Mexico. Avec une hausse réelle de 65 %, la Bourse de la capitale mexicaine est pour la seconde année consécutive, celle qui a obtenu les plus hauts rendements dans le monde. Et, en 1990, alors que les indices sont, partout ailleurs, à la baisse, la Bourse de Mexico a encore marqué une hausse de 12 %. Les investisseurs mexicains et étrangers parient sur le succès de notre expérience. ■

S.R.